

LE NUMÉRO TREIZE

-----  
PARIS, TYP. DE M. DUBOIS BR 1, 326, RUE DE VAUGIRARD.  
-----





Viens donc Jeannette! criais-je à la bonne bête. Page 10.



BIBLIOTHÈQUE LAÏQUE DE LA JEUNESSE

---

LE  
NUMÉRO TREIZE

PAR

**E. GUINAULT**

Membre de la Société des Gens de Lettres

Illustré de 8 gravures par A. DENIS.



PARIS  
LIBRAIRIE D'ÉDUCATION LAÏQUE  
1 bis, RUE HAUTEFEUILLE



A LA MÉMOIRE

DE

MON CHER ET VÉNÉRÉ PÈRE

*Travail — Honnêteté — Volonté*  
*— Instruction — Vérité.*

THE UNIVERSITY

OF CALIFORNIA

# LE NUMÉRO TREIZE



## CHAPITRE PREMIER.

### Le petit villageois.

Je ne suis point un citadin, mes amis, je suis un paysan de la Basse-Bourgogne.

Il est certain, qu'à dix lieues de mon village, beaucoup seraient dans l'impossibilité de dire où il est situé ; cette obscurité, je l'avoue, n'est point une injustice ; car je ne lui connais aucun titre de gloire ; mais tous les souvenirs de mon enfance sont là, et je n'y pense jamais sans émotion.

D'ailleurs, qui pourrait oublier ses premiers compagnons d'enfance ? Les jeux bruyants sur la grand'place et les tableaux qui frappent une imagination encore ignorante de la vie ?

Le souvenir n'en semble puéril qu'à ceux dont le cœur s'est éteint. Les braves gens l'affirment.

Des choses plus récentes s'effacent de l'esprit ; mais la mémoire des impressions du jeune âge demeure, avec des teintes radieuses ; rien n'en paraît ni mesquin, ni futile, si grave qu'on soit devenu.

Aujourd'hui que mes cheveux sont tout blancs, ces jours riants passent encore devant mes yeux, frais comme autrefois, et j'oublie que plus de soixante ans ont passé sur ma tête.

Je vois le champ aux longs sillons tracés si droit par le cousin Pierre, en chantant une vieille chanson ; et là, le grand pré bordé d'une haie vive où, malgré mes efforts, ma chèvre broutait les jeunes pousses.

Quelle lutte entre nous !

— Viens donc, Jeannette, criais-je à la bonne bête, voici le gros Colas.... Viens donc !

La chèvre me résistait et une rude voix se faisait entendre :

— Vas-tu garder ta bique, gamin ?

Mais, Jeannette broutait toujours... désespéré, tout rouge, grondant, je tirais la corde tant que je pouvais, la chèvre cédait, se jouait, en bondissant et je l'entraînais jusqu'à notre pâturage.

Et les bœufs ! les grands bœufs à l'œil placide, au pas lent et régulier, attelés au vieux charriot qui penche dans l'ornière... les voilà qui passent. Mon père les conduit, c'est le moment de la rentrée des foin.

— Tiens ! garçon, te voilà par ici : Monte donc !

Leste, je me hissais de botte en botte jusqu'au faite, puis, mollement étendu, je faisais mon entrée dans le village, riant à la mère qui criait en m'apercevant :

— Eh ! petiot, prends garde... tu vas tomber, mon enfant !

Avec les différentes saisons, les plaisirs variaient. Au printemps, mes camarades et moi nous allions chercher des nids, car nous ignorions quel dommage nous causions aux récoltes en détruisant les petits oiseaux qui vivent d'insectes, et nous n'avions pas conscience de notre cruauté en arrachant à une mère plus que la vie : ses enfants.

Personne ne nous avait parlé des moineaux du grand Frédéric, à nous, enfants de village, nous avions pour guides l'instinct et la nature. Jamais rien, ni personne, ne dirigeait ou ne redressait nos actions.

Point d'école ! point de livres ! excepté l'Almanach liégeois dans quelques rares maisons ; quant aux conseils, ils se traduisaient en général par une caresse si énergique, que le visage en gardait l'empreinte pendant plusieurs jours. Le temps des parents était absorbé par des affaires plus sérieuses que notre éducation : — les soins du bétail.

Combien nous nous réjouissions à l'approche du Vendredi-Saint, et comme volontairement nous jeûnions le matin, animés d'une stupide crédulité par ce dicton :

Le matin des saints vendredis,  
**Jeûne**, tu trouveras des nids.

Dès qu'un d'entre nous savait où s'était établie une famille de linots, de merles ou de bouvreuils qui parlent si bien, vite, il avertissait les autres et l'on courait au lieu désigné.

— Tiens... c'est là !

On grimpe sans crainte du danger.

Le vent balançait fortement la cime de l'arbre, les branches craquaient, le pied glissait parfois sur l'écorce lisse... un mouvement mal calculé et le dénicheur était tué sur le coup... Qui s'en préoccupait ? Une seule pensée dominait : le nid.

Oh ! arriver, les yeux brillants de désirs et de joie, arriver à la branche où dorment les oiseaux, retenir sa respiration haletante, se cramponner au tronc des genoux et d'un bras, étendre la main... quelle émotion ! Comme le cœur bat !

Les petits sont là tout palpitants. La mère épouvantée a fui : ils ont froid, ils l'appellent ; un léger duvet couvre à peine leur corps frémissant : il leur faut l'aile maternelle pour ne pas mourir.

La mère le sait, elle revient accompagnée du père ; les malheureux, dans leur désespoir impuissant, heurtent leurs ailes aux branches ; ils poussent des cris plaintifs.

— Attends ! crient ceux d'en bas, nous allons leur faire peur pour qu'ils s'en aillent. — Ne les penche pas tant, ils vont tomber !

La petite main tremblante, tenant la jeune



**couvée**, s'écartait de l'arbre avec précaution et l'enfant en un clin d'œil était à terre.

— Montre donc ! montre donc !

Toutes les têtes se touchaient. On partageait ce butin vivant comme les rois se partagent les peuples et nous restions sans pitié pour les pauvres parents désolés, dont nous nous étions appropriés les enfants, que nous avions entièrement dépouillés, en conquérants que nous étions.

Que de mal peuvent faire l'ignorance et le désœuvrement s'ils ôtent aux enfants mêmes, ce bon sentiment : la compassion.

Nous autres, élevés à la campagne, nous n'avions pas pour nous distraire les jouets merveilleux de la ville ; nous devions nous créer des amusements sans qu'on s'occupât de nous. Pourvu que nous fussions rentrés à l'heure du souper et que nous n'eussions pas été à la maraude, personne ne s'inquiétait de l'emploi de notre journée ; certes ! on avait bien d'autres soucis ! Nous allions, la bride sur le cou, comme des chevaux échappés, et, la plupart du temps, nous courions au bois.

Au bois... Oh ! les courses folles à l'époque des fraises ! quels rires joyeux quand l'un de nous découvrait un endroit où abondaient ces fruits parfumés ! Tous s'y précipitaient à la fois ; c'était à qui en rapporterait le plus à la maison ; puis, la récolte faite, on s'en retournait en bande, le panier au bras, et le soir au souper, la mère versait une grande jatte de crème sur les belles fraises. Vraiment ! c'était délicieux !

Toute la saison d'été nous voyait dans les champs, aussi, quel appétit superbe et quelles bonnes figures joufflues !

Nous n'avions pourtant ni vin vieux, ni viandes rôties tous les jours sur la table, non, non ! du pain, du fromage, des fruits, de la soupe au lard quelquefois, et nous étions robustes à faire plaisir.

Ce qui prouve que le bon air et l'exercice valent mieux pour la santé que les mets les plus exquis.

Quand je parle de mon enfance, votre souvenir se réveille, ô mes deux fidèles compagnons ! Rougirai-je de vous parce que vous n'aviez pas la forme qu'on pourrait soupçonner ? Je ne m'abaisserai pas à cette ingratitude.

Qu'en dirais-tu, César, toi qui jouissais d'une si haute réputation, appelé par les commères *le chien qui parle*, si tu pouvais encore m'entendre ?

Est-ce que le grand Homère lui-même n'eut pas une profonde estime pour le caractère du chien ? Est-ce qu'il dédaigna de parler de ce héros du dévouement à l'instant solennel du retour d'Ulysse ?

Quand je n'aurais pas ce noble exemple à suivre, ta supériorité intellectuelle, ton regard expressif et ce double aboiement qui semblait les deux syllabes de ma-man, m'imposeraient le devoir de te signaler à l'attention de ceux qui pensent avec le bon La Fontaine : « Que l'animal n'est point une machine. »

Cela n'a-t-il pas suffi, d'ailleurs, pour que la vieille voisine Mathurine répandit contre toi des bruits calomnieux, prétendant que le père Lascience, mon parrain, t'avait regardé dans les deux yeux, le vieux sorcier qu'il était ?

Et toi, brave Glou-Glou dont la fin fut si terrible et si inattendue ! Je te vois encore à peine remis de nos courses à travers les plates-bandes, partageant mes jeux avec le bon César... je te vois la plume hérissée, la gorge écarlate avec des tons bleuâtres, jetant un dernier gloussement qui semblait un joyeux éclat de rire.

Ah ! je te vois... mais tu fuis ? C'est que voici ton bourreau !

Oui, les Chinois, si raffinés dans leurs supplices, sont sans génie auprès de la grosse Jeanneton, la fille de basse-cour.

Elle connaît le secret de faire engraisser un être, bon gré, mal gré, le procédé consiste à lui introduire dans la gorge une noix intacte, puis deux, en augmentant ainsi progressivement chaque jour.

Voyant le pauvre animal se débattre entre ses genoux puissants, je demandais grâce, mais Jeanneton était impitoyable.

Mon pauvre compagnon ne jouait plus depuis le début de cet affreux traitement ; il tenait la tête dans ses ailes et faisait le gros dos.

Jeanneton triomphante disait :

— Pardi je savais bien que ça les faisait grossir à vue d'œil... dans une quinzaine ce poulot-là nous fera vraiment honneur !

Hélas! le onzième jour, l'infortuné Glou-Glou, immobile, le bec entr'ouvert, les ailes pendantes, un chapelet de noix dans l'appareil digestif, rendait le dernier soupir.

Saisi d'indignation, je ramassai une pierre pour la jeter à la grosse Jeanneton, mais les larmes m'aveuglaient, je ne pus viser nettement le but et la pierre alla frapper droit dans la fenêtre de la grande pièce.

A ce vacarme, la vieille Mathurine qui passait dans la rue, accourut tout effrayée; en présence des vitres brisées, du pauvre Glou-Glou étendu par terre, apercevant Jeanneton qui, les poings sur les hanches, regardait sa victime d'un air hébété et moi, tout en larmes, elle s'arrêta, hocha la tête, puisa dans sa tabatière, et, s'essuyant les doigts à son tablier, s'en alla en murmurant :

— Tout ça, ce n'est pas naturel ! il leur a jeté un sort, le vieux ! Je m'y connais.

Le spectacle de cet abus de pouvoir me resta dans l'esprit ; plus tard, quand je fus devenu homme, à la vue de bien d'autres, je me disais :

Si les opprimés savaient s'unir aux bons au lieu de rester isolés, quelle force pourrait les dominer, les écraser, les anéantir ? La seule invincible de toutes les forces, c'est la fraternité.

L'automne arrivait semant dans les prés cette fleur que vous appelez *colchique*, et qu'au vilage nous nommons *veillottes*, parce qu'elles annoncent l'approche des veillées.

L'hiver est triste à la campagne, les journées

qu'il faut passer à la maison sont monotones ; plus de soleil, de verdure, de liberté, l'unique distraction consiste dans les réunions du soir.

Viennent les brumes de novembre, ce n'est point dans un salon bien chauffé, brillamment éclairé qu'on se rassemble ; mais dans un endroit dont la chaleur est due à l'haleine des animaux, dans un lieu éclairé par de petites lampes fumantes attachées aux rouets, car on filait dans mon jeune temps.

Après souper, les voisins et les voisines arrivaient pour babiller en travaillant ; les femmes s'asseyaient les unes près des autres sur des escabeaux ; les hommes, placés plus loin, triaient des graines ou tillaient le chanvre ; les enfants sommeillaient ici et là et les bêtes dormaient de leur côté.

Comme notre étable était vaste et chaude, la veillée se faisait presque toujours chez nous.



## CHAPITRE II.

### La veillée.

Dame ! on parlait un peu des uns et des autres, surtout des absents, selon l'ordinaire, et quand toutes les nouvelles étaient débitées, on priait une ancienne de conter quelque chose

La vieille Mathurine s'en chargeait habituellement, car, soit dit sans méchanceté, elle aimait bien à causer, la bonne femme, et savait plus d'histoires à elle seule que les trois quarts de l'assistance.

Quoique enfant, je remarquais que mon parain fronçait souvent les sourcils pendant qu'elle parlait, sans pouvoir m'expliquer son mécontentement.

— C'est pas ça ! Mathurine, s'écria-t-il tout à coup, interrompant la conteuse au plus bel endroit de son récit, une femme d'âge comme vous, ne devrait pas dire des choses qui ne sont bonnes qu'à détraquer l'esprit ! Surtout devant des enfants qui les croient naïvement ! M'est avis que toutes vos racontances sont des tas de faussetés... Vous perdez une belle occasion de ne pas

remuer la langue, voisine, soit dit sans vous offenser.

— Oui-da ! répliqua Mathurine relevant la tête, des tas de faussetés... Merci ! On sait ce qu'on sait, compère, et ceux qui m'ont conté ce que je vous dis, l'ont vu comme je vous vois.

Le père Lascience haussa les épaules en murmurant entre ses dents.

— Sottise... ignorance... superstition.

— Sans compter, reprit Mathurine, que pour tout l'or du monde, je ne passerais pas seule vers les minuit près de la Fontaine du Nain ! J'en ai froid aux os rien que d'y penser ! D'ailleurs, vous savez ce qui s'y fait mieux que moi, peut-être ? dit-elle en lui lançant un regard perfide.

— Moi ? fit le bonhomme en riant, c'est vrai ! je vais vous le dire, mais, vous savez, c'est entre nous, pas de bavardages !

— Oh ! ça... s'écrièrent toutes les femmes.

— Eh bien ! vous vous en doutez toutes !

Un frisson circula dans l'auditoire.

— Quand il y a de la lune...

— Brrrou...

— Voyons ! écoutez donc ! Quand il y a de la lune, et qu'elle se trouve au-dessus de la fontaine, elle fait comme la petite Rosette...

— Comme... oh !... quoi donc ?

— Elle se mire dedans.

— Ah ! ah ! ah ! attrape, Rosette.

La petite Rosette rougit jusqu'aux cheveux.

— Cache-t-il son jeu ! grommela Mathurine, allez, allez, père Lascience, on sait ce qu'on sait,



et ce n'est pas d'hier que je suis au monde, mais les bruits qui courent sur...

— Chut ! fit ma mère, ne le fâchez pas, Mathurine !

— Suffit ! je n'en dirai pas davantage. Pour tant, il y a des gens qui font leur saint N'y-Tou...

Un coup d'œil de ma mère l'arrêta.

Le père Lascience sembla n'avoir rien entendu. Il est vrai que dans certaines occasions, on remarquait qu'il était un peu sourd, mais comme l'ouïe redevenait extrêmement fine en cas de besoin, personne ne considérait cela comme une infirmité.

Un profond silence régna un instant, le souffle des bœufs et le bourdonnement des rouets seuls se distinguaient dans l'étable.

— Tenez ! mère Mathurine, s'écria mon parrain, c'est malheureux ! nous ne nous entendrons jamais. Si les vieux enseignent des menteries aux jeunes, comment ça finira-t-il ? Vous ! une ancienne, vous leur contez des histoires de l'autre monde ! et des fées par-ci, et des apparitions par là, et des fantômes par l'autre... Vous leur tournez la cervelle à l'envers pour rien ! Vous en feriez — révérence parler — des sots et des idiots ! C'est comme je vous le dis ! Vous avez beau hocher la tête... Ne vaudrait-il pas mieux, en conscience, leur apprendre à se bien conduire dans la vie leur faire mettre le doigt sur la vérité !

— C'est bon ! c'est bon ! vous... Si n'étant

qu'un pauvre paysan vous parlez comme un livre, on sait bien que ce n'est pas naturel... Oui, je raconte des histoires de lutins, de fées et de follets, mais — je ne les fréquente pas, moi, dit-elle avec éclat.

— Mathurine ! fit ma mère suppliante, ne parlez pas comme ça ! Pourquoi se contrarier entre braves gens ? Vous devriez bien plutôt nous chanter une de vos belles chansons, ma bonne Mathurine, sans vous commander.

— Pour ça, je veux bien, répondit-elle en se calmant. Qu'est-ce que vous voulez que je vous chante ?

— Ce qui vous plaira.

— Eh bien ! la *Chanson du Rouet*, puisque nous voilà quasiment toutes, la quenouille en main. Les jeunesses reprendront au refrain, à seule fin de me faire compagnie.

Elle équilibra ses besicles sur son nez, replaça sa quenouille dans sa ceinture et, tout en filant, d'une voix chevrottante, elle entonna sa chanson :

Quand je dus entrer en ménage,  
Ma mère au rouet me donna,  
Disant : « bonheur, c'est un gage,  
S'il chant l'event, ma Nina. »  
Vite, j'ai la mesure,  
Et l'entendis qui fredonnait ;  
Sa roue était, je vous assure,  
Comme un grand soleil qui tournait  
Et de ma quenouille soyeuse  
Naissait le fil mince et propret :  
Chante avec la vieille fileuse,  
Chante en travaillant, mon rouet !

On en fit de la toile fine,  
 A tenter un duc bourguignon;  
 Elle blanchit sur la colline:  
 Mes enfants, qu'elle sentait bon!  
 J'en avais plein la grande armoire...  
 Ah! que mon homme était content!  
 « Il me disait : La bonne histoire!  
 » La Reine n'en fait pas autant... »  
 Je me redressais radieuse  
 En tournant le fil rondelet :  
 Chante avec la vieille fileuse,  
 Chante en travaillant, mon rouet!

Il était si bien dans ses langes  
 Mon premier-né, mon petit Jean,  
 Qu'il eut souvent des airs étranges  
 Et riait d'être paysan.  
 J'ai marié ma gente Annette,  
 Et je la vis partir, hélas!  
 Mais, j'ai dit : « Prends ton lot, fillette,  
 Mon rouet n'est pas encor las! »  
 Et l'enfant m'embrassa joyeuse,  
 Jetant un regard au pauvre...  
 Chante avec la vieille fileuse,  
 Chante en travaillant, mon rouet !

Ne sens-tu pas sur la pédale  
 Mon pied se poser lourdement?  
 Il me semble par intervalle  
 Que tu travailles lentement...  
 Ta voix s'enroue, et ma main tremble,  
 Et nos membres sont engourdis...  
 Finissons notre tâche ensemble  
 Toujours gais comme au temps jadis :  
 Allons! chante avec ta fileuse,  
 Chante encor un dernier couplet  
 Et de notre union heureuse  
 Dis les beaux jours, mon vieux rouet!

— A la bonne heure ! dit le père Lascience en frappant dans ses mains, travailler vairement pour sa famille, voilà quelque chose de bon à retenir ! Mathurine, vous devriez toujours chanter... N'est-ce pas Marie-Jeanne ?

— Oui, répondit ma mère, c'est vraiment plaisant d'entendre des chansons qui ne portent nuisance à personne.

— Ce n'est pas mon intention non plus de faire tort au prochain.

— Je le sais bien ! Mais on fait du mal sans s'en douter et bien plus que vous ne croyez, Mathurine. Puisque vous voilà de bonne humeur nous allons raisonner tous les deux...

— Tu auras beau faire, l'ami, dit mon père, en posant sa main sur l'épaule du parrain, tu prêches dans le désert. Vois-tu, elle a ces idées-là dans la tête, de jeunesse. Empêcheras-tu les femmes d'ici d'avoir foi en toutes sortes de balivernes, quand des hommes y ont croyance ?

Le père Lascience secoua la tête d'un air pensif.

— Ah ! si l'on pouvait envoyer les garçons à l'école !... Mais, laissez-les donc aller, l'hiver, à une grande lieue d'ici, par des chemins abominables !

— Que c'est malheureux d'être condamné à ne pas seulement connaître son A, B, C !

— Parbleu ! interrompit le gros Colas, quand on ne saurait pas lire, on n'en meurt pas !

— C'est possible, mais...

— Nous voilà bien, nous autres, arrivés à la cinquantaïne, sans savoir ni A, ni B.

— Ça n'en vaut pas mieux, gros Colas, les livres nous apprennent beaucoup de choses... Quant à moi, je donnerais de bon cœur une feuillette par an pour que mon petit gars ne fût pas comme moi. Mais, pourquoi y penser ? C'est trop loin, l'école !

— Oh non ! père, vous verrez, j'irai bien, je voudrais tant savoir lire !

— Faut pas en parler, garçon, c'est impossible !

Je me mis à pleurer.

— Hélas ! voilà qu'il pleure, l'innocent ! Il est si entendu pour son âge ! Il faut qu'il connaisse les tenants et les aboutissants, votre filleul, compère. Quel dommage de ne pouvoir pas le faire instruire comme était feu mon oncle, le tabellion. Il aurait fait son chemin... Allons, viens, petiot, que je te parle, je vais te dire ma raison : Tu sais bien Jacques, des Robinots ?

— Oui, père.

— Eh bien ! un jour il est parti à l'école avec son panier au bras et une bûche sous l'autre. Il y avait de la neige et il faisait très froid. Le père lui dit : J'aimerais mieux te voir rester, fillot, il fait trop mauvais aujourd'hui.

Le petit ne voulut pas.

Il commençait à être savant et à lire dans l'écriture. Il part. Arrivé au coin du bois, il aperçoit tout à coup deux yeux qui brillent, puis un vilain poil roux qu'il ne fait pas bon voir de près. Il jette sa bûche et son panier et se sauve à toutes jambes.

Le loup s'acharne sur les provisions, de sorte que Jacques eut le temps d'arriver à la maison avant que le loup eût l'idée de le poursuivre. Mais il n'osa plus retourner à l'école de l'hiver.

— Vous me prêtez votre serpe, père, et je tuerai le loup.

— Ah! ah! ah! le brave petit homme! Attends encore un peu, fillot, tu auras à faire ici, ce n'est pas comme à la ville; l'hiver, les loups viennent jusqu'aux portes des bergeries qui sont au bout du pays. Est-ce que chaque commune ne devrait pas avoir son maître d'école?

— Vous avez raison, père Lascience; mais, vous comprenez, c'est l'affaire de messieurs si haut placés, que leurs regards n'arrivent pas au fond de nos misères, et, à l'heure qu'il est, pour quoi comptons-nous, nous autres paysans? Nous suons sang et eau du matin au soir; nous payons les impôts, et nous ne pouvons pas amasser de quoi racheter nos enfants qu'on tue à la guerre; nous ne pouvons pas même voter... Vraiment! j'ai bien du chagrin en pensant que mon petit peinera toute sa vie comme moi.

Mon père s'efforça en vain de me faire accepter la situation que le sort me réservait; je ne pouvais me résigner à rester ignorant, le cœur gros de soupirs, je m'approchai du cousin Pierrot, plus âgé que moi de quelques années, et je lui dis :

— Va! quand je serai grand, j'apprendrai tout de même!

— Bêta, me répondit Pierrot, quand on est

grand, est-ce qu'on va à l'école ? On travaille aux champs. Si ton père prenait du monde pour cultiver son bien, ça lui coûterait les yeux de la tête. A la première floraison, tu auras huit ans ; tu pourras déjà commencer à lui aider. Quand tu ne ferais que garder le bétail !

D'un coup d'œil, je revis la nature fraîche et parfumée du printemps, cette douce et charmante image tempéra mon chagrin ; puis, la pensée de m'occuper comme un homme me rendait tout fier.

Immédiatement, je me fabriquaï un fouet et je préparai une gaule pour diriger les bêtes ; comme j'étais tout absorbé par mon travail, et que mon imagination me transportait dans la plaine, la vieille Mathurine poussa un long bâillement.

— Voisin, ce n'est pas que je m'ennue avec vous, mais le couvre-feu est sonné. Qu'est-ce qui revient avec moi ?

— Attendez que j'allume mon falot.

— Vrai ! il fait noir comme dans un four ; dépêchons-nous !

— Bonsoir, Daniel ! bonne nuit, Marie-Jeanne ! Chacun un bonsoir, les voisins !

— Il ne fera pas bon dehors cette nuit, les amis !

La petite troupe, suivant le falot, s'en alla en devisant ; elle s'égrenait à mesure que les veilleurs passaient devant leur maison.

Souvent, mon parrain restait un peu plus tard que les autres pour causer avec mon père. Ils s'entendaient bien tous deux, quoique le père

Lascience eût des idées plus avancées que lui et qu'il passât pour avoir des accointances avec les puissances ténébreuses.

Dans le village, il inspirait une certaine crainte ; mais il était si gai, si bonhomme, qu'on l'aimait quand même et qu'on avait recours à lui dans les cas difficiles ; ce dont plus d'un pouvait se louer ; car, pour l'intelligence et le bon sens, il n'y en avait pas deux pareils dans le pays.

On avait aussi intérêt à ménager un homme dont le mécontentement produisait, croyait-on, des résultats funestes, tandis que sa bienveillance était une source de bonheur et de prospérité.

On lui attribuait un pouvoir absolu sur les loups qui jetaient si souvent l'effroi dans nos villages ; il les métamorphosait, disait-on, comme bon lui semblait, voire même en bottes de paille.

Une telle crédulité paraîtrait inventée à plaisir si, au sein de nos villes, aujourd'hui que ce dernier demi-siècle a jeté sur la société des flots de lumière, on n'en trouvait, hélas ! d'analogues, de similaires.

Comment alors s'étonner que des paysans ignorants, éloignés de tout centre intelligent, nourris des plus folles superstitions, croient à la puissance des « meneurs de loups », quand tels, ayant fait des études, ont foi à des billevesées de même nature.

La saine raison est rare partout ; c'est l'éducation qui la développe ou qui la tue, selon qu'elle est appuyée ou non sur de bons principes.

La vieille Mathurine, seule, se permettait de



contredire mon parrain. Comme elle avait acheté secrètement, d'un charlatan qui passait, un charme de Filmenu, la fée des quenouilles, elle se croyait à l'abri de tout maléfice. Ce prétendu talsman était enfermé dans un médaillon de plomb qu'elle portait au cou; elle ne l'avait jamais aperçu, même en mettant ses grandes besicles; mais elle avait confiance au charlatan.

Elle jouissait aussi d'une certaine autorité et se targuait d'une fine pénétration et d'être bonne conseillère. Elle voyait tout à travers le nuage de superstitions dont son esprit était saturé; c'est elle qui contribuait le plus à les répandre et à les perpétuer.

La Toinon, une grande brune, qui aimait mieux causer avec les voisins que raccommoder les habits de ses enfants, accourut, un jour, tout effarée chez elle.

— Ma pauvre Mathurine! en voilà un malheur!

— Quoi donc, ma petite?

— Ma vache... ma pauvre vache qui devient tout enflée...

— Bah! ta vache? tout enflée? Pas possible! Ça n'est pas naturel: il y a quelque chose là-dessous.

— Hélas! que je suis malheureuse! Mais qu'est-ce que j'ai donc fait pour ça, Mathurine?

— Heu! heu! ma Toinon, il ne s'agit pas de ce que tu as fait! Ecoute; tu es jeune; je ne veux pas te tromper... Voyons, parle-moi franc. Qu'as-tu fait pour détourner les sorts?

— Ma foi, rien ! Je n'y songe pas.

— Malheureuse !... et tu te plains, toi ! Tu n'as donc pas seulement un rameau de...

— Non... vous me faites peur...

— De fougère mâle accroché à ta cheminée ?

— Non, Mathurine.

— Alors, je ne m'étonne pas si on jette des sorts à ton bétail !

— Oh ! voisine, voisine... Ma pauvre vache ! ma pauvre Colette ! Un sort ?...

— Pourquoi veux-tu qu'elle enfile, Toinon ?

Toinon se mit à sangloter.

— Hi ! hi ! hi ! une si belle bête ! douce comme un agneau, qui ne regarderait pas un enfant de travers, qui me lèche comme un chien quand je vais la traire, et qui... hi ! hi ! hi !

— Voyons, ma Toinon, tu me fais peine ; ne te déssole pas ! Je vais te dire une parole... fais-en ton profit : Celui qui a donné le mal peut le retirer... Va trouver le père Lascience.

— Lui ? Je m'en doutais !

— Tu n'es point sottre, ma fille ! Tu vas donc aller le trouver...

— Eh ! Mathurine... c'est que... je n'ose pas.

— Tu n'oses pas ? Alors ta bête est morte.

— Oh ! non, dites ? J'y cours... j'y cours !

Le père Lascience revint avec la Toinon ; il examina l'animal.

— Elle a mangé du trèfle nouveau, votre vache.

— Ça se pourrait.

— Tenez ! donnez-lui cette drogue-là, avant peu elle sera sur pied.

La vache fut, en effet, rapidement guérie. Toi non alla aussitôt en porter la nouvelle à Mathurine :

— Vous aviez raison, voisine !

— Ah ! tu vois !

— C'était lui, ma chère ! Il a même deviné ce que Colette avait mangé.

— Ainsi !

— Oh ! oui, c'est louche ! Parait qu'il a prédit à la Mathieu que si elle ne soignait pas son petit qui a, selon lui, une mauvaise toux, dame !...

— Vois-tu, ma fille, savoir ce que les autres ne savent pas, ce n'est pas naturel ! On a beau dire, les croyances des vieux, c'est des bêtises ! Je t'ai toujours sauvé ta vache, moi, — par mon conseil. Quant à lui, prédire les choses d'avance, ce n'est pas bon signe...

— Votre raisonnement est juste ; mais, chut ! ne parlons pas de ces choses-là trop haut !

— Oui, oui, bouche close ! Seulement, que je te donne encore un conseil : ne laisse pas la porte de ton écurie ouverte le soir, ma petite ! Chut !

— Soyez tranquille : chat échaudé...

— Chut !...

C'est ainsi que les superstitions se transmettaient et s'enracinaient. Il n'y avait pas de chose si simple qu'elle fût qui ne prit une tournure surnaturelle, tant il est vrai que la super-

stitution seule suffit pour détruire le sens commun.

Quand vint le printemps et qu'on put conduire les bêtes au pâturage, je commençai à remplir mes fonctions, une gaule en main, chassant mes vaches devant moi.

Un gros morceau de pain dans mon bissac, du fromage dur, quelques noix, voilà pour ma journée jusqu'à l'heure du souper, et j'étais content, et j'aspirais à pleins poumons le grand air en criant pour me donner de l'importance,

— Holà ! la Noire ! Par ici, Bélaude ! A toi, César ! Amène ! amène ! Et je courais à l'une et à l'autre emporté par l'ardeur de mon zèle.

Ma mère me regardait partir en criant :

— Enfonce bien ton bonnet, petiot ! Il ne fait pas chaud ce matin, mon petit homme !

### CHAPITRE III.

#### Le père Lascience met la morale en action.

Mon parrain entra chez nous dans le courant de la journée, s'assit au coin du feu, rapprocha les tisons d'un air préoccupé, mit ses coudes sur ses genoux, son menton dans ses mains et parut réfléchir profondément.

Mon père travaillait au dehors, ma mère allait et venait dans la maison selon son habitude.

— Ça fait trente! dit-il, en se parlant à lui-même, il a son compte! Quatre par nuit, c'est gentil! Si cela continue longtemps, qu'est-ce que je donnerai à mes bêtes? Du si beau foin! on en mangerait, en vérité, tout humain qu'on est! C'est Thomas, bien sûr... le malheureux, que j'ai nourri de mon pain... Tu me le paieras mon foin, voleur. Ah! ah! ah! cria-t-il tout à coup sous l'impression d'une idée subite, ce serait drôle! Non l'ami, tu ne le paieras pas: tu le rapporteras dans la grange, mon gaillard; de ta propre main, mon garçon.

Quelle bonne idée! Je vais t'en faire moi, de la

morale en action. Oui, tu le rapporteras, et avant peu ! Du si beau foin ! ah ! ah ! ah ! Et il se frottait les mains.

Voyons ! faut-il ? Moi qui prêche toujours contre ça... peut-être que j'ai tort... C'est pourtant une bonne idée .. D'ailleurs, que je le fasse ou non, ceux du pays n'en croiront ni plus, ni moins ; jamais on ne leur ôtera leurs croyances de la cervelle ! Je n'ai donc qu'à les abandonner à leur bêtise... Quand aux jeunes, on leur montrera le dessous des cartes, il y a de la ressource avec eux. Je vois toujours à mon affaire un bon côté : rendre un voleur honnête de force... et puis, le petiot en voyant arranger la diablerie et la mine qu'ils feront tous ne donnera jamais dans le panneau comme eux.

Quand je n'en arracherais que dix à leurs superstitions — trois — un — oui, un, je serais content !

J'aurai fait une bonne œuvre... C'est dit !

— Qu'avez-vous donc à parler tout seul, com-  
père ?

— Ah ! Marie-Jeanne, si je vous le dis, je sais bien que vous le garderez pour vous ; mais, c'est égal, j'aime mieux ne pas dire mon idée : qui vivra, verra !

— A votre volonté ! reprit ma mère en riant.

— Du reste, voici cette vieille corneille de Mathurine, je m'en vais. J'emmène le garçon.

— Bon ! emmenez.

Mathurine pousse la porte à ce moment, je sui

vis mon parrain qui s'assit un instant sur le banc placé extérieurement près d'une fenêtre.

— Père tout-puissant ! s'exclama Mathurine, qui nous crut déjà loin, comment pouvez-vous laisser aller votre petit gars qui est si gentil avec un homme pareil ?

— Il ne lui fait que du bien, Mathurine, pourquoi l'en empêcherai-je ? Je sais bien ce que vous voulez dire, mais mon homme assure que ce sont des méchancetés. Sans doute, il est plus malin et plus fûté que pas un de la commune, ce n'est pas une raison...

— Pauvre Marie-Jeanne ! comment pouvez-vous défendre ce... dites-moi un peu, qu'est-ce qui fait manquer les récoltes ? qui attire les orages, fait verser les blés ? Qu'est-ce qui donne un regard aux bêtes pour les rendre malades ? qui fait tarir les fontaines, dites ? dites ?

— Je ne sais pas, ce n'est pas mon affaire de raisonner là-dessus.

— C'est lui ! ma chère, lui... entendez-vous ? Vous voulez donc qu'il emmène votre petit au sabbat ? qu'il lui apprenne des mots à faire rentrer des rochers sous terre, à jeter des sorts, à se *morphoser* en toute sorte de bétail, comme qui dirait en *gare-loup* ?

— Le petit revient toujours de chez lui plus raisonnable et plus travailleur, Mathurine, et d'abord, Joseph, mon homme dit...

— Eh bien ! vous croyez que c'est naturel pour un enfant ? Il est trop sage votre petit, ça laisse à penser...

— Je ne peux pourtant pas m'en plaindre, Mathurine !

— Enfin ! quand on ne veut pas voir clair, on a beau vous mettre les points sur les i... Je vous le prédis, ça finira mal... Tenez ! je vais vous parler franc... vous savez bien son bouc ?

— Oui.

— Eh bien ! je vous le dis de confiance, n'en parlez pas !

— Non.

— Et bien, ma chère, il vous regarde avec des yeux, mais des yeux... je ne vous en dis pas davantage...

— Mais, Mathurine, qu'est-ce que ça prouve ?

— Ce que ça prouve, Bonté divine ! Ça prouve tout, malheureuse ! Un bouc qui... Est-ce qu'on a jamais vu ça ? un bouc... un bouc qui regarde le monde d'un air pareil ! Il ne l'a pas toujours été, bouc ! Non ! par ma foi ! il ne l'a pas toujours été.

— Je ne veux pas vous contrarier, voisine ; mais le père Lascience aime tant mon garçon que je ne me tourmente pas.

— Hélas ! voilà comme on est aujourd'hui, les gens d'expérience, on s'en rit, Ah ! Marie-Jeanne, vous verrez... votre petit...

— Filons ! l'ami, me dit gaiement le parrain. Je ne lui en veux pas à la pauvre femme ; mais, c'est égal, c'est trop fort ! Ah bien ! je vais leur en donner une représentation gratis à cause de mon foin. Les gens d'ici, on n'a qu'à les prendre par les sentiments... Coquin ! le jour il mange



mon pain et la nuit il vole mon foin... Bon ! bon ! Mes prêcheries ne leur servent de rien, il faut agir — nous agirons. En avant, fillof, nous allons préparer le costume.

Et d'abord, fermons la porte, nous n'y sommes pour personne, comme on dit à la ville. Je vais t'apprendre, garçon, ce qu'un sorcier comme moi sait faire.

Pour la première fois de ma vie, je ressentis une certaine crainte auprès du parrain ; les paroles de la vieille Mathurine me revenaient sans cesse à la mémoire.

Il s'aperçut de mon émotion et me dit avec un éclat de rire :

— Allons ! est-ce que tu vas croire aussi que... C'est trop fort ! Je t'ai dit cent fois qu'il n'y avait ni sorciers, ni gare-loups, ni follets, ni âme en peine qui rode le soir dans les cimetières. Va ! si jamais tu entrevois un revenant, tu peux lui chanter au nez ce refrain d'une chanson dont je n'ai jamais su les couplets :

Mais quel était ce revenant ?

Un bon vivant, un bon vivant !

Sur ce, travaillons.

Premièrement, la tête.

Il prit une citrouille et se mit à creuser.

Si tu me disais, garçon, que c'est une tête sans cervelle, je ne te démentirais pas, vrai ! J'en enlève tant que je peux. Ce sera moins lourd.

Je regardais avec attention, cherchant à deviner le projet du parrain.

Quand la citrouille fut à peu près vide, il la prit dans ses deux mains et l'éleva à la hauteur de ses yeux en renversant la tête en arrière.

Bon ! ce sera superbe ! mon foin se rapportera tout seul, c'est sûr ! A présent, la bouche. Il fit une large entaille, réservant le menton, puis une autre, pour figurer le nez.

— Très bien ! Tiens, mon couteau n'est pas assez pointu pour faire les yeux, donne-moi le tien.

— Voilà, parrain.

— Tout ronds... là ! c'est ça ! Oh ! pour être beau, s'écria-t-il en regardant son œuvre à distance, je ne dis pas ; mais, pour faire de l'effet, ça en fera... de loin.

— Dites donc, parrain, on croirait une tête de mort.

— Positivement. Mets-la sur la huche pour voir. Voilà pourtant mon garde-champêtre, mon gendarme, mon rapporteur de foin, la voix qui va crier à Thomas : « Voleur ! voleur ! » Quel stimulant pour les faibles ou les coupables que la peur ! Je n'ai pas d'autre moyen de retrouver mon foin, sans ça... Le raisonnement n'y peut rien ! ça ne croit pas aux choses de bon sens, ça ne croit qu'aux maléfices. — Eh bien ! rien aura pour son argent, mon Thomas.

On buque à la porte, petit, ne bouge pas : c'est Mathurine... elle est si curieuse ! Elle n'a qu'une chose pour elle cette femme-là, ses chansons.

— Parrain, je la vois par la fente de la porte...

elle s'en va... elle tourne par la sente aux Oies mouillées...

— Bon ! Elle va raconter partout que je t'ai emmené au sabbat, sous prétexte que la porte était fermée, et que des gens qui n'ont rien à cacher ne craignent pas de laisser leur porte ouverte. Voilà ce que c'est que la langue du monde. Mais, nous n'avons pas fini, passe-moi une chandelle que j'éclaire ma lanterne.

Il prit la citrouille et plaça dans l'intérieur la chandelle qu'il alluma.

— Ça ira ! dit-il en la soufflant. Voici la plus belle partie de l'individu ; mais, ce n'est pas tout... Ouvre l'armoire et prends ma clarinette sur la troisième planche à droite.

— La clarinette, parrain ?

— Eh oui, garçon, la clarinette.

— Parrain, la clarinette ?

— Mais oui ! Tu as l'air tout ébaubi.

— Dame ! c'est que la clarinette...

— C'est pour l'accompagnement. Tu verras ..

— Le chat, à présent.

— Le chat ? pourquoi faire ?

— Prends-le toujours.

— Il ne veut pas venir, Minet ! Minet ! ah ! le voilà parti !

— Sans le chat tout est manqué : je perds mon foin et ma morale. Montre - lui son écuelle.

— Je le tiens ! c'est drôle, parrain, en prenant les bêtes par la douceur...

— Ça prouve leur supériorité sur bien des

gens. Serre-le dans tes bras et mettons-le tout dans le fournil. Ah! j'oubliais une chose!

— Une chose?

— Oui, une botte de paille. Cela me fera gagner un mètre en hauteur, et c'est respectable. Allons! c'est prêt, je suis content! retourne tranquillement chez toi et ne dis rien. Surtout, je te le recommande, n'aie pas peur, quoiqu'il arrive; un bon garçon comme toi qui travaille déjà comme un petit homme ne craint que de mal faire et il se moque des sorciers, des revenants et des contes bleus.

Tu dis peut-être que je ne devrais pas effrayer les autres. Mon garçon, écoute bien! premièrement vu que depuis un bout de l'année jusqu'à l'autre, ils ne font que ça entre eux, c'est pain bénit! ensuite, j'ai épuisé toutes mes raisons pour leur ouvrir l'entendement... à présent, je ne dirai plus rien; mais, quand il se passera de mauvaises choses au pays, je ferai de la morale à ma façon.

J'aime quasiment mieux ça. Je suis las de toujours répéter les mêmes paroles, ils en veulent des revenants et des maléfices, ils en auront. Peut-être qu'à la fin des fins, ils verront leur sottise. Bonsoir, garçon! Je t'attends demain.

Je m'en retournai, les mains dans mes poches en sifflant, pour n'avoir pas envie de causer en route.

Heureusement, la nuit tomba bientôt, je n'eus pas trop de peine à garder le secret, car une heure après le souper tout le monde était au lit.

Je dormais de ce sommeil profond, ordinaire aux enfants, quand je fus réveillé en sursaut par des cris à la fois étranges et terribles. D'abord, je ne sus si je rêvais, je me mis sur mon séant, je me frottai les yeux de mes deux poings fermés. J'étais bien éveillé.

Le vent apportait des clameurs épouvantables,



Allons donc les hommes. Page 42.

c'était de longs cris aigus mêlés à des glapissements désordonnés. Jamais l'oreille humaine n'avait ouï pareil vacarme.

Qu'est-ce que c'est? me disais-je.

Le souvenir de la veille me revint tout à coup, je me frappai le front.

— Le chat et la clarinette ! criai-je, j'y vais !

Je me levai à la hâte pour courir sur la place.

Déjà on entendait du bruit dans la rue et des voix qui parlaient bas, qui gémissaient, qui se lamentaient.

— Bonnes gens ! c'est le *gare-loup*... c'est le *gare-loup*... Bénédiction du ciel, venez à notre secours !

Les hommes en manches de chemises, coiffés du bonnet de coton, s'agitaient, s'armaient de fourches, de fléaux, de pioches, de tout ce qui leur tombait sous la main ; les femmes, arrachées brusquement au sommeil, avaient rapidement passé leur jupon court et fourré leurs pieds nus dans des sabots.

La vieille Mathurine, ahurie, croyant prendre son casaquin, avait, dans sa précipitation, saisi un vieux sac décousu d'un côté qui se trouvait sur une chaise.

Voyant sa méprise et le froid de la nuit, elle avait prudemment mis le sac sur sa tête, sa figure jaunie passait par l'ouverture.

Ainsi costumée, brandissant son balai, criant, courant, bavardant, on l'aurait prise pour une vraie sorcière faisant plus de bruit que de besogne.

— Allons donc ! les hommes, criait-elle, est-ce que c'est l'ouvrage des femmes de courir après les *gare-loups* ? Miséricorde ! si j'étais seulement un homme ! Il va ravager nos champs ! Pouah ! ça sent le soufre ! Courez donc ! lâches que vous êtes ! — Elle les poursuivait avec son balai. — Allez donc, poltrons ! nous recommanderons vos âmes à Dieu, nous autres !

Je regardai la figure de Thomas. Elle était  
même

— Bonnes gens ! le voilà dans ma pièce !

— Malheur ! il est dans la pièce à Thomas !

Hélas ! tu as donc fauté, mon pauvre Thomas ?

Thomas tremblait de tous ses membres.

— Thomas ! Thomas ! disait-on de toutes parts,  
c'est à toi qu'il en veut !

— Il va semer le ver blanc dans son champ...

— Brûler sa vigne...

— Périr son bétail...

— Emporter son âme...

— Qu'est-ce qui parle de foin?... Je le ren-  
drai son foin ! pour si peu !... Je fais vœu de  
rendre le foin ! Oui... de... ren... dre... le...  
foin... Le foin... Oh ! tout de suite ! tout de  
suite !

Il partit en courant.

Cependant la diabolique apparition était tou-  
jours visible et les cris se faisaient entendre par  
intervalle.

On prit enfin le parti de traquer le *gare-loup*  
de façon à ce qu'il rentrât sous terre du côté de  
la Butte-au-Diable d'où il avait dû sortir.

Il faut dire que, par prudence, on ne s'en  
approchait pas trop ; mais, on criait à en perdre  
la voix.

Elle faisait vraiment un effet magique dans la  
nuit la citrouille du parrain, se promenant ma-  
jestueusement dans les grands prés en haut de  
la botte de paille debout sur sa tête, disparaissant  
subitement selon que mon parrain tournait

la partie éclairée ou l'autre vers ceux qui le poursuivaient et qui venaient en bande se serrant les uns contre les autres.

C'est le seul revenant que j'ai vu de ma vie, mais quelle taille! presque trois mètres de hauteur... et quelle voix!

Je jetai mon bonnet en l'air et je fis une culbute en l'honneur du parrain.

Deux heures après, le village avait repris son calme habituel; les balais, les pioches et les paysans étaient rentrés à leur domicile, tout danger ayant disparu.

C'est en vain qu'on aurait battu la plaine, le *gare-loup*, sans être inquiété, reprenait le chemin de sa demeure, sa citrouille sous un bras, sa clarinette dans sa poche, abandonnant sa botte de paille sur le bord d'un sentier.

Pendant huit jours on ne parla que de cela, c'était une bonne aubaine pour les conteuses qui brodèrent suivant la richesse de leur imagination.

Le parrain était enchanté.

— Hein? quel succès! Je te disais bien que mon foin aurait des jambes. N'en parle pas surtout! On peut avoir besoin de recommencer.

— Pas de danger!

— Si je te montre les ficelles, vois-tu, c'est pour t'empêcher d'être bêt comme eux, pour que tu sois honnête, non comme aucun d'ici? par peur, mais par principe. Puis, ça te donne une idée du monde. Voilà à quoi s'exposent les ignorants: à être menés, joués, bernés. Toi, profite



de la leçon, raisonne, réfléchis et regarde de tous tes yeux le fond des choses, à seule fin de ne point prendre des vessies pour des lanternes.

— Je tâcherai, parrain.

Le lendemain, comme j'étais aux champs à garder mes bêtes, j'aperçus Mathurine qui s'avavançait un panier au bras, sa serpe à la main, ramassant de l'herbe pour ses lapins. Quand je fus à portée de l'entendre, elle me cria :

— Tu n'as donc pas peur, toi, garçon, que tu es là tout seul tranquillement ?

— Mais non ! je ne suis pas seul, vous voyez bien que je suis en compagnie : mon chien et mes bêtes à cornes.

Elle s'approcha de moi et s'assit au bord de la route.

— Viens un peu ici que je te parle, petit. Ah ! ça, dis moi, où as-tu été hier ?

— Où j'ai été ? Ça dépend de l'heure.

— A douze heures de nuit... au sabbat, pas vrai ? avec ton parrain...

Je fus pris d'une folle envie de rire.

— Non, Mathurine, pas avec mon parrain... vous ne vous souvenez donc pas ?

Elle me regarda d'un œil inquiet et interrogatif. Avec vous, Mathurine...

Elle eut un soubresaut d'horreur.

Sur la place... même vous aviez dans les mains un manche à balai et sa suite, et un déshabillé comme on n'en voit quasiment qu'à...

Je partis d'un éclat de rire.

— Il se gausse de moi, foi d'honnête femme !

— Qu'à... qu'à celles qui vont au sabbat !

— Méchant gamin, fit-elle en riant un peu.

Elle tira sa tabatière d'écorce, donna de l'index plié plusieurs petits coups sur le couvercle et aspira lentement une prise en réfléchissant.

— Père tout-puissant ! où allons-nous ? Voilà les enfants qui ne croient plus à rien... Mauvais signe ! Oui, la fin du monde approche, c'est clair. Ah ! dans mon jeune temps on n'avait qu'à vous dire : « C'est ci ! c'est ça ! », on croyait tout. Mais, depuis qu'on vous apprend le monde de la campagne, à lire et à écrire, ni plus ni moins qu'à des seigneurs, tout va à l'envers.

Elle se leva.

— Je sais bien que tu as du naturel quoique tu sois un peu trop avancé pour ton âge, qu'à la veillée tu me débrouilles mon fil quand il s'em mêle, que tu es travailleur et qu'on n'a volontiers pas de reproches à te faire ; mais il y a une chose que je n'aime pas : ta fréquentation avec ton parrain.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? pourquoi ? Ce n'est pas une question ça, pourquoi ?

— Vous croyez qu'il m'emmène pour danser en rond avec les follets et les fées au clair de lune ?... Écoutez, Mathurine, je vous invite pour la première.

— Le garnement ! il n'a pas honte de me dire des choses pareilles !

Elle ramassa sa serpe, la mit dans son panier et s'en alla en murmurant :

— Je le dirai à ta mère, va ! je le dirai à ta mère !

Pendant qu'elle s'éloignait, je coupai une bonne brassée d'herbe et je courus à elle.

— Tenez, Mathurine, ne vous baissez pas tant.

Je mis l'herbe dans son panier.

— Oh ! je sais bien ! tu as du bon... ce n'est pas le cœur qui te manque ; c'est la croyance !

Elle s'éloigna.

Les jours se succédèrent, comme ils sont à la campagne, calmes, mais uniformes, n'apportant de changement que dans les individus et dans les travaux.

Un jour pourtant, les femmes se mirent à chuchoter. Mathurine vint trouver ma mère :

— Dites donc, Marie-Jeanne, savez-vous la nouvelle ?

— Laquelle, Mathurine ?

— Quelle femme ! elle ne sait jamais rien.

— J'ai tant à faire dans la maison.

— Eh bien ! ma fille, je vas vous l'apprendre, dit-elle en mettant ses poings sur ses hanches, figurez-vous qu'il est arrivé, pas plus tard qu'hier soir, sur le coup de sept heures, à l'auberge du Lapin-qui-Saute, un étranger — qui n'est pas d'ici.

— Eh bien ! Mathurine, qu'est-ce que ça nous fait ?

— Ce que ça nous fait, ma chère ? Il vient s'ins-

taller dans le pays. Comprenez-vous ? dans le pays... sur notre bien, quoi ?

— Tant mieux ! si c'est un brave homme.

— Si... si..., oui, si... mais je commence par vous dire que c'est un freuquet...

## CHAPITRE IV.

### Le Freluquet.

Le nouveau venu, Philogène Potard, ne fut pas accueilli avec enthousiasme ; le paysan est défiant, il n'aime pas les inconnus. Il faut dire aussi que, dès son arrivée, *le Freluquet* (ce nom lui resta), qui avait travaillé à la ville comme ouvrier maçon, prit envers les autres des airs de supériorité très blessants pour tous.

Il allait à la journée avec les autres, et, au lieu de faire sa part comme un honnête homme le doit dans un travail commun, il en laissait le plus possible aux autres ; c'est pourquoi ses camarades lui disaient souvent :

— Toi, Freluquet, on dirait que tu as les côtes en long !

Il se vengeait de cette plaisanterie par de méchantes paroles ou par des tours malicieux, car il n'était pas brave comme il voulait le faire paraître.

C'est le dimanche qu'il fallait le voir flâner avec sa blouse brodée sur les épaules, bien tirée

en arrière pour mettre en évidence sa chemise de toile bise, et sa casquette posée de côté, crânement

Les femmes, assises devant leur porte, le regardaient passer ; il prenait alors un air de dédain moqueur, comme s'il eût méprisé tout le monde.

— Tu passes bien fier, Freluquet !

Il n'attendait que cela pour s'arrêter, ayant grand plaisir à bavarder, à se vanter, à faire le beau parleur et à montrer ses belles manières.

— Oh ! quant à la chose d'être fier, il y en a à ma place qui le seraient plus que moi, vu que... enfin, je m'entends !

— J'espère que tu es faraud aujourd'hui ! En voilà une belle cravate !

— Bah ! j'en ai au moins dix comme ça sans compter les autres.

— On voit bien que tu as été en ville, toi, tu portes des souliers... Quel luxe ! tu as tout à fait l'air d'un monsieur.

— J'ai l'air, tiens ! vous n'êtes pas gênée, la Toinon. Vous ne m'avez donc point vu avec ma redingote en drap vert-de-mer ? Même que le maire de mon canton m'en a tiré son chapeau jusqu'à terre... Du reste, c'est mon cousin... à l'insu de germain.

— C'est ton cousin, le maire ? Tu ne nous en as jamais parlé.

— Pourquoi faire ? Je n'aime pas à vanter mes parents, moi.

— Comment s'appelle-t-il ton cousin ?

— Mon cousin, le maire de mon canton ?

— Oui, ton cousin, le maire de ton canton.

— Monsieur de...

— Ah ! c'est un *de* ?

— Conséquemment.

— Alors, toi, pourquoi t'appelles-tu Philogene Potard ?

— Belle question ! parce que c'est mon nom, subsidiairement parlant. Vous allez comprendre : Ma grand'mère, qui était donc une demoiselle de .. chose, a épousé mon grand-père qui était millionnaire...

— C'était huppé !

— Oh ! pour ça, c'est le cas de le dire. Pour lors, ma mère a épousé mon père, vous comprenez ma raison ? De cette manière-là, par conséquent, voilà comment la chose s'est faite.

— Et les millions de ton grand-père ?

— Je lui en ai toujours voulu... ils ont péri dans un incendie avec son château.

— Tu nous la bailles belle, toi !

— Moi ? ma foi non, parole d'honneur ! la preuve, c'est que si je voulais, je ne resterais pas longtemps à travailler comme ça mais c'est mon amusement.

— Vantard ! fit mon parrain qui arrivait.

— Tiens ! c'est vous, père Lascience, dit le Freluquet, en se retournant.

— Eh oui ! pourquoi pas ?

— Ho ! je vous dis ça en manière de conversation.

— Je le vois bien.

Le Freluquet parut un peu décontenancé par la présence du père Lascience; mais il reprit bientôt son aplomb.

— Dis donc, Philogène, s'écria Pierrot, qui accompagnait le parrain, voici les femmes qui racontent que le maire de ton canton est ton cousin à l'insu de germain ?

— Vrai de vrai ! je vous narrerais bien comme quoi il m'a invité à souper, même que j'ai pris sur ma conscience d'emmener le petit à l'apothicaire. Nous arrivons, bon ! j'avais ma redingote bleu-barbeau, non, vert-de-mer. Je lui dis : Bonjour, cousin, comment que ça vous va ? — Tout à la douce, et vous, cousin ? — Vous voyez ! — Sans vous commander, nous allons manger la soupe. — Ça me va !

Nous nous mettons à table. Bon ! j'étais vexé d'avoir avec moi le petit à l'apothicaire ; figurez-vous que ça ne connaissait pas plus la politesse que rien du tout ! J'étais tout le temps à lui dire : « Souffle donc, nigaud, tu vas te brûler. Là ! » mon gars, ta fourchette d'une main, ta cuiller de l'autre, c'est ça ! — Salis pas ta serviette, malappris ! — Bois donc pas comme ça, on te prendrait pour le tonneau d'Adélaïde. — Lèche bien ta sauce, tu aurais l'air de faire fi de la cuisine... » Vous pensez bien que le cousin prêtait l'oreille en voyant que j'étais affecté d'une éducation péremptoirement numéro un. — Sans façon, me dit-il, répondez-moi, vous avez été à l'école immanquablement ? — Oh ! vous savez, que je lui réponde, j'y ai été... sans y aller ; mais ce



n'est pas la peine d'en parler, vu que j'ai appris la politesse tout seul. — Vraiment ! fit-il. — Et que j'ai été mon propre éducateur.

Il se mordit la lèvre d'un air étonné.

Alors, j'ai voulu lui montrer que j'étais aussi sciencé que n'importe quel bourgeois, et je lui continue mes raisons, les pouces dans l'entour-nure de mon gilet nacarat :

C'est pourquoi, le père du petit que voilà qui est donc, révérence parler, apothicaire, voulait me prendre pour compiler ses drogues. Quant au prix, cousin, c'était dru ! Non, que je lui fais, je ne serais jamais tranquille sur mon tempérament dans votre boutique ; vous avez des histoires trop dangereuses ici de l'eaudanum, de l'extrait de ceinture, de la mitraille d'argent, de la sale fœtida (vous voyez, cousin, que je ne suis pas novice dans le métier), non, non, le garçon de ma mère n'est pas fait...

— Maudit bavard, cria le parrain qui ne pouvait plus se contenir, est-ce que tu n'as pas bientôt fini tes menteries ?

Philogène allait répondre quand le groupe des archers passa.

— Venez-vous avec nous, père Lascience ?

— Pas aujourd'hui, les enfants !

— Qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Il y a que je suis en train de réfléchir.

— A votre aise, père Lascience... Tiens ! le Freluquet ! Tu n'es donc pas allé à la fête de Mezille, comme tu le disais ? C'est pourtant aujourd'hui !

Philogène ricana.

— Tu ris ?

— Ben oui, vous me faites rire.

— A cause ? dit le père Lascience.

— A cause ?... Après tout, qu'est-ce que ça regarde ?

— Allons ! tu n'es pas plus poli que brave, toi...

— Pas brave ! Moi ! Je n'ai peur de rien, entendez-vous, vieux sorcier !

— Toi !... Pauvre garçon !

— Non ! peur de rien ! Et je me moque de tout, de vous, de votre morale et du reste...

Le parrain hocha la tête et dit tout bas : Faquin ! puis, il tourna les talons en murmurant : Mathurine croit à toutes sortes de fadaïses, c'est nuisible ! Celui-là n'a pas de conscience, c'est dangereux !... Fanfaron ! le cousin du maire, va t'en voir s'ils viennent ! Muscadin, va ! vantard ! fainéant, menteur, en voilà un fléau pour le pays ! il faut qu'il s'en aille : un fruit gâté gâte les autres... Comment faire ? La force n'y peut rien ! Pourtant, il ne sera pas dit que je me croiserai les bras : L'exemple, c'est tout ! Oui, c'est ça ! tu vas en avoir une leçon, mon cher, et une soignée encore ! Ah ! tu n'as peur de rien ! Tous pareils, ces flambants-là !

Ceci se passait quelques jours avant la Toussaint. Le maçon continuait ses fanfaronnades.

La vieille Mathurine, indignée, lui répétait sans cesse : « Ça te portera malheur, mon Freluquet, tu verras ! » Il lui riait au nez avec impertinence ; mais son rire était forcé.

Le parrain avait choisi la veille du jour des Morts pour l'exécution de son projet.

Minuit sonnait au milieu du plus profond silence.

Dans la chambre où dormait Philogène, un petit bruissement se fait entendre dans la cheminée.

Il s'éveille.

— Qu'est-ce ?..

Les paroles de la vieille Mathurine lui traversent l'esprit :

« Ça te portera malheur, mon Freluquet, tu verras ! »

Le bruissement recommence :

— Qui va là ?

Il écoute encore.

Une petite lueur apparaît, disparaît, va et vient, comme un follet se mouvant dans la cheminée.

Philogène enfonce sa tête dans ses draps.

Le follet murmure avec mystère :

— Quitte le pays, mauvais gars, je te l'ordonne !

L'ouvrier ne répond pas.

— Quitte le pays ! reprend la voix courroucée.

Le Freluquet laisse échapper un gémissement.

On tire son drap du côté de la cloison ..

— Brrrou...

Il aperçoit à travers ses couvertures le petit follet qui danse toujours en face de lui.

— Quitte le pays !

— Oh ! la ! la ! la ! la !

— Quitte le pays !

— Hélas ! hélas !

— Quitte le pays !

— Mon drap ! mon drap ! Saint Philogène, mon patron, prêtez-moi votre assistance !

— Quitte...

— Je le quitterai ! je le quitterai ! demain ! Je le jure... sur la tête de mon saint patron, de la sainte mère de Dieu, du bon Dieu, de tous les saints du paradis... je le jure ! oh ! je le jure ! je le jure !

Le pauvre Freluquet resta presque évanoui. Il finit cependant par reprendre ses sens et par s'endormir ; mais, le lendemain, de grand matin, il alla trouver l'hôtesse du « Lapin-qui-Saute ». Elle remarqua qu'il n'avait pas son air ordinaire et que sa voix tremblait un peu.

— Qu'avez-vous ce matin, mon Freluquet ? vous êtes tout pâle.

— J'ai que je viens régler mon compte, à seule fin d'en finir.

— Qu'est-ce que c'est que ce baluchon-là ?

— Mes effets.

— Comment, vos effets ?

— Oui, je vais leur faire voir du pays, remarquablement.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Je dis que je m'en retourne chez nous — j'ai fait un héritage — je m'en vas pour me préparer mon logement.

— Bonnes gens ! mais vous n'en avez causé à personne !

— Histoire de faire une surprise.

— Alors, c'est décidé ?

— Comme vous voyez !

Il mit son ballot au bout de son bâton, le bâton sur son épaule et se disposa à partir.

— Vous pouvez le dire aux autres, vous savez !

— Quoi donc ?

— Mon héritage.

— Bon ! En vous remerciant, mon Freluquet ; si vous revenez, ne passez pas la porte.

— Bien sûr ! soyez tranquille ! Oui, compte que j'y reviendrai dans ton sorcier de pays !

Il s'éloigna rapidement, et jamais il n'en fut plus question.

Cependant, le père Lascience riait de tout son cœur avec le cousin Pierre, son complice :

— Vraiment ! lui disait-il, mon Pierrot, je ne croyais pas si bien réussir ! nous sommes débarrassés d'un très mauvais compagnon ; cela ne coûte pas grand'chose, heureusement : une ficelle un peu longue qui, attachée à la bride de mon sabot, descend par la cheminée, une chandelle dans le sabot ; c'est là mon follet. En parlant dans la cheminée, quand j'étais sur le toit, le son de ma voix était tout à fait changé ; il ne pouvait se douter de rien. D'ailleurs, la peur rend bête... la preuve... Me vois-tu remontant ma ficelle et la descendant ?... flic... flac... Et lui, se démenant, en invoquant tous les saints du calendrier.

— Ah ! ah ! ah ! répondait Pierre, quand je pense qu'il n'y avait que des ficelles dans toute

« Cette magie-là ! Et la mienne, attachée au coin de son drap et passée dans un trou de la cloison, comme je la tirais à propos de l'autre côté, dans la grange. »

« Quitte le pays ! »

Vlan ! la ficelle marchait.

« O Seigneur ! ô bon Dieu ! mon saint Philogène, mon patron ! »

Et Pierrot contrefaisait le Freluquet.

— Que ce soit une leçon pour toi, Pierrot, et pour ton cousin, à qui tu raconteras la chose. L'homme paresseux, vaniteux, ignorant est toujours superstitieux et lâche. Celui qui n'a que la langue ne mérite qu'une quenouille appliquée vigoureusement sur les épaules. Souviens-toi de cela.

C'est ainsi que le père Lascience s'efforçait de nous instruire à sa façon, le cousin Pierre et moi. On dira peut-être qu'une crédulité si ridicule est bien extraordinaire ; malheureusement, elle n'a aucune exagération. Sans instruction, l'homme est incapable de distinguer la vérité, et il donne, tête baissée, dans l'absurde.

Le départ du Freluquet réjouit tout le monde ; nul ne crut à son héritage, excepté Mathurine.

— Pourvu, disait-elle, qu'il ne vienne pas se faire bâtir un château ici ! Comme il vous traiterait, le pauvre monde, celui-là !

— Eh non ! répondait Pierrot, ne vous tourmentez pas. Je vous dis que le maire, son fameux cousin, lui prêtera le sien — indubitablement.



— A votre santé, père Lascience !

— A vous pareillement, Marie-Jeanne !

— Hélas ! dit le parrain en haussant légèrement l'épaule, ce que c'est que l'homme, il ne songe qu'à lui ! Nous sommes là à nous goberger et nous ne pensons pas que César n'a mangé que des yeux. Aujourd'hui, fête pour tout le monde ! Je veux que César soit content : Prends une chandelle, petiot, et va dans la pièce à côté lui faire une bonne soupe.

Je pris le plat qu'il me tendait, un gros morceau de pain et j'appelai César qui s'obstina à rester près de Pierrot.

Pierrot, en effet, devait exciter l'envie d'un affamé. Heureux Pierrot ! il était là en face d'un superbe morceau de boudin qu'il mangeait avec un plaisir infini ; il ne voyait rien, n'entendait rien — il mangeait. — L'unique chandelle restée sur la table était tout près de lui ; elle faisait en vacillant des clignottements engageants sur son assiette. Pierrot piquait, portait à sa bouche, buvait un coup et recommençait.

Le pauvre César le considérait tout attendri. Du fond de la pièce où j'étais, je le vis monter sur ma chaise à côté de Pierrot.

Soudain un cri retentit. Plus de lumière !

— C'est lui ! criait Pierrot, il a soufflé la chandelle !

— Et qui ? demanda le père Lascience.

— Le chien !

— César !

— Oui, oui, pour me manger mon boudin.



Quand je rapportai de la lumière, on riait aux éclats, excepté Pierrot, pourtant.

— La chose est facile à comprendre. les amis, disait le père Lascience, voilà un chien qui meurt de faim et nous mangeons à son nez et à sa barbe sans lui faire une politesse. Il se dit : Je voudrais pourtant bien souper, moi, qui travaille autant que pas un ! Voyant manger Pierrot, il pense : « Que ce doit être bon ! » Pour se rapprocher de ce qui est bon, il monte sur une chaise. — Pierrot porte un morceau à sa bouche, César en pousse un soupir si gros que... la chandelle s'éteint. Il profite de l'occasion pour attraper le morceau. Et voilà ! Ah ! on a beau dire ! il y a tout de même du raisonnement chez les bêtes.

Pierre ne pouvait sortir de sa stupéfaction.

— Si Mathurine était là, elle hocherait la tête : « Ça n'est pas naturel ! il y a quelque chose là-dessous... ce père Lascience l'a ensorcelé... » N'est-ce pas, Marie-Jeanne ?

— Oh ! assurément.

— Et voilà comment se font les réputations.

Mais, ce n'est pas de cela qu'il s'agit :

A la vôtre !

Tous les verres se choquèrent.

Ah ! voici ceux des environs qui vont à la messe de minuit. Regardez ! Les torches de paille allumées qu'ils portent à la main font un effet bizarre dans les champs... Ils doivent être gelés... A leur aise ! Pour nous, rions et causons en nous chauffant comme de braves gens qui

l'ont gagné par leur conduite et leur travail, un bon moment est si rare ! Allons, les amis, vive la joie !

## CHAPITRE V.

### La langue de la Toinon.

L'hiver, le travail qui réchauffe n'est pas à dédaigner, c'est pour cela que le parrain et le cousin Pierre allèrent un jour scier des planches, pas loin de la maison de la Toinon, dont la vache avait été guérie par le père Lascience.

Cette maison était placée entre trois ou quatre autres au bout du pays, c'est là que se formaient tous les commérages insensés qui circulaient de bouche en bouche. La Toinon passait pour n'épargner personne; influencée par Mathurine, elle avait beaucoup contribué à répandre le bruit que mon parrain était un « meneur de loups. »

Pierrot, donc, se hissa sur le grand chevalet, le père Lascience resta en bas, poussant la longue scie qui montait et descendait régulièrement.

Il faisait beau la voir, mordant courageusement le bois et semblant fuir en se jouant des deux travailleurs qui l'appelaient d'un geste de leurs bras vigoureux.

Les bons ouvriers reprirent enfin haleine.

— Père Lascience, sans malice, regardez donc la Toinon, elle arrête tous ceux qui passent tant la langue lui démange.

— Elle ferait mieux, certes, de balayer sa maison et de nettoyer ses marmots qui n'ont, bonnes gens ! que des haillons sur leur chétif corps... Mais non, il faut que ça bavarde, et patati et patata, c'est sur l'un, c'est sur l'autre... et une telle a dit ceci, et une autre a fait cela. Dire que son homme n'a pas seulement une assiettée de soupe à se mettre dans l'estomac quand il a fini sa journée. Pauvre homme ! Ecoute, garçon, nous allons lui rendre un service : — j'ai une idée — je ne me trompe pas, elle chauffe le four ?

— Oui, la fumée sort.

— Bonne affaire !

— Elle est si acharnée à bavarder qu'elle ne nous a point vus. En dégoise-t-elle ? Gare à celle qu'elle tient dans ses griffes ? Bon ! l'autre s'en va. Toinon rentre.

— C'est le moment, viens ! Heureusement que les maisons ne sont pas hautes comme à Paris, nous n'aurons pas de peine à monter sur le toit. Mets-toi contre le mur pour me faire la courtoisette.

— Pourquoi donc, père Lascience ?

— Tu vas voir.

En un instant le parrain fut sur le toit, la maison se composant simplement d'un rez-de-chaussée.

- Apporte-moi de la paille.  
 — De la paille?  
 — Mais oui, de la paille, du foin, de l'herbe —  
 ce que tu voudras ! Tiens, aussi cette planche,  
 nous allons boucher la cheminée.  
 — Ah ! ah ! ah ! la bonne farce !



Elle aperçut les deux complices assis sur un tronç  
 d'arbre (page 67).

— La farce, c'est l'accessoire ; l'important,  
 c'est la morale. Nous verrons si la Toinon ne se  
 mordra pas la langue avant de jaser après ça !  
 Encore un peu de paille.

— Voilà !

— C'est fait ! Alerte ! Descendons, et au tra-  
 vail, l'ami !

Ils reprirent la scie et la firent marcher rapidement tout en regardant de temps en temps du côté de la maison.

Pas le moindre flocon de fumée dans l'air l'ouverture de la porte était la seule issue par laquelle elle s'échappait.

On entendit alors la Toinon tousser, éternuer, suffoquer et se précipiter dehors en criant :

— Ah ! miséricorde ! Malheur de malheur ! Eh ! mon homme .. En voilà un accident ! La fumée qui ne veut plus sortir par la cheminée ! Où donc est-il, ce sans-cœur-là qui laisse une pauvre femme toute seule dans l'embarras ? — Fumée du diable ! Il faut croire qu'il y a un maléfice sur la cheminée. Bien sûr, c'est un sort ! Tout à l'heure ça tirait, à présent ça ne tire plus ! C'est que... je ne peux pas rentrer... et mon pain... mon pauvre pain qui est prêt à enfourner... Ah ! j'étouffe ! j'étrangle ! je n'y vois goutte... Et puis, qui sait ? cette fumée... c'est drôle ! Pourtant je ne peux pas rester dehors.

Elle essaie de rentrer.

— Pouah ! il n'y a pas moyen ! ma langue se dessèche !

— Elle ne l'est point assez desséchée, ta langue ! dit une voix terrible qui sort de l'écurie.

De saisissement, la Toinon pousse un cri de détresse et tombe contre le mur sur un vieux banc.

Pendant qu'elle revient de sa surprise, le père Lascience a regagné le lieu de son travail.

La Toinon, ayant l'esprit saturé des plus folles

superstitions, redoute la solitude, se relève, traverse la cour et va regarder dans la plaine si quelqu'un ne s'y trouve pas pour l'assister; car les voisins étaient absents.

Elle aperçoit les deux complices, assis sur un tronc d'arbre, goûtant paisiblement avec du pain et du lard.

Elle leur fait signe :

— Venez ! venez !

Ils remettent leurs provisions dans le sac de toile.

— Ah ! mon bon père Lascience, crie de toutes ses forces la Toinon, que je suis contente de vous voir ! Vous allez venir à mon secours ! Figurez-vous que ma cheminée ne veut plus laisser passer la fumée ; on dirait que... quelqu'un me met à la porte de ma maison.

— Eh bien ! vous irez chez la Mathurine ou chez la Rosalie !

— Par exemple ! vous m'en dites de belles ! Chez Mathurine ! elle est bien trop j'ordonne ! Chez la Rosalie : il ne faudrait pas m'y froter...

— Ah !

— Oui. Par rapport que j'ai un peu causé... histoire de passer le temps, vous entendez ?

— Suffit ! je vais vous dire une chose, Toinon. Vous n'êtes pas toujours raisonnable, vous avez la langue plus longue qu'il ne convient pour une honnête femme.

— Oh ! ça, père Lascience. je ne dis pas non.. mon homme n'est passans me faire de reproches : Toinon par-ci, Toinon par-là...

— Si vous promettez de m'obéir, la cheminée ne fumera plus.

— Vous ôterez le sort ?

— Oui, mais il reviendra quand vous bavarderez ou que vous passerez un jour sans balayer votre maison ou sans dégraisser vos enfants.

— Bon ! fit-elle en réfléchissant, c'est dit !

— Les choses étant ainsi, dit lentement le père Lascience d'un air grave, mettez ces trois brins de paille dans votre main droite, rentrez chez vous, fermez bien la porte. Vous prendrez les fétus l'un après l'autre, et vous direz en passant le premier de la main droite dans la main gauche.

« Si je ne lave pas mes enfants tous les jours,  
» que la peau de mon corps devienne noire  
» comme suie ! »

Vous passerez ensuite le second :

« Si je ne balaie pas ma maison tous les ma-  
» tins, que j'en sois chassée pour toujours ! »

Alors vous passerez le troisième :

« Si je dis du mal de quiconque étant mon pro-  
» chain, que comme langue de bœuf ma langue  
» soit fumée ! »

Puis vous placerez ces trois brins de paille sur la cheminée afin, les ayant toujours en vue, de vous rappeler vos promesses que vous renouvelerez toute l'année, le premier jour de la pleine lune, — sans quoi, je ne répons de rien.

— Ah ! mon père Lascience, que je vous remercie ! vous êtes un brave homme, tout de même ! Tenez, il y a déjà moins de fumée..



Voyons ! vous dites de rentrer, n'est-ce pas Bon !... les brins de paille — débarbouiller les marmots — balayer la maison — ne plus causer... jarni ! çà, c'est rude !

— Ho ! ho ! vous ne voulez plus ?

— Oh ! si ! si ! je veux ! et même très bien ! Vous êtes sûr que je peux rentrer sans que rien... me saute... à la figure ?

— Nous allons entrer avec vous. Et maintenant, bonjour Toinon ! N'oubliez pas les brins de paille et les promesses.

Pendant qu'elle s'enfermait et qu'elle chauffait de nouveau son four, la cheminée fut débouchée, et c'est avec joie que la Toinon vit briller la flamme et la fumée s'élançant vers le ciel.

Quand le pain fut cuit, elle prépara une bonne soupe aux pommes de terre, si bien qu'en arrivant son homme la vit lui en apporter une bonne écuellée toute fumante.

— Parbleu ! notre femme, dit-il tout réjoui, c'est donc fête aujourd'hui ? Si tu n'avais pas la figure que je te connais, je croirais qu'on t'a troquée par une autre, foi de Bourguignon !

Au retour des enfants, elle remplit une écuelle pour eux. Les pauvres petits ! ils ouvraient de grands yeux et mangeaient en riant de contentement tout en prenant une cuillerée tour à tour. Ils ne pouvaient s'empêcher de dire : « Oh ! que c'est bon ! »

Alors la Toinon eut envie de pleurer d'aise et de regret à la fois ; vite, elle courut au cellier

tirer un bon pichet de cidre, en essuyant ses yeux du revers de la main.

Un beau jour, on la vit passer vers les dix heures avec un bonnet rond bien plissé, une jupe rayée toute fraîche et un casaquin à l'avenant. Son large tablier rouge tournait avec grâce sur les hanches et son fichu à bouquets formait artistement un bec par en haut.

Elle tenait par la main sa fille Suzette, aussi propre qu'un linge passé à la lessive. Au bras, elle avait un panier recouvert d'une serviette éblouissante de blancheur.

— Miséricorde! Toinon, s'écria Mathurine, en la rencontrant, que tu es belle! Est-ce que, par hasard, ce serait ta petite, ça?

— Oui-dà! c'est ma petite dernière. Comment vous ne reconnaissez pas Suzette?

— Est-il possible! Mais, c'est qu'elle est gentille comme un cœur! Eh! eh! petiotte! nous en avons de bonnes joues rougeaudes et de beaux petits yeux. Tu as bien fait, Toinon, de la débarbouiller, sans reproche, tu comprends? Dis-moi, sans curiosité, où vas-tu comme ça?

— Chez le père Lascience.

— Hélas! pour quoi faire? Est-ce que ta vache est retombée malade?

— Non. Mon homme a fait tuer un mouton, je vais lui en porter un morceau, en manière de remerciement, vu que, il m'a porté bonheur.

— Il t'a porté bonheur?

— Vrai comme je vous le dis.

— Et comment ça, ma chère

— Faites excuse, Mathurine, voici l'heure qui avance, je n'ai que le temps de lui porter mon cadeau.

— Ah! non! je ne m'attendais pas à celle-là! Non!... Mais, il t'a donc fait avaler un philtre ton meneur de loups, que tu es si pressée d'aller le voir.

— Lui? Vous riez! Seulement...

— Ah! je l'aurais gagé! il y a encore quelque manigance là-dessous... je m'en doutais! La Toinon bichonnée comme une jeunesse; sa petite, luisante comme un sou neuf... ça n'est pas naturel! Tenez, Toinon, le voilà votre père Lascience!... Eh! père Lascience! voilà Toinon qui va chez vous, elle a quelque chose pour vous dans son panier... c'est du mouton que son homme a fait tuer dernièrement... pour vous remercier de lui avoir porté bonheur, qu'elle dit.

— Je ne suis pas sourd, Mathurine, ne criez pas si fort!

— Dame! elle dit que vous lui avez porté bonheur.

— Oui, je le dis; et, je le dis, parce que c'est vrai; et si ce n'était pas vrai, je ne le dirais pas.

— Tant mieux! j'en suis content! alors tout va bien chez vous pour le moment?

— Comme vous dites.

— Cela durera si vous le voulez, Toinon, ça dépend tout à fait de vous, vous le savez. On récolte ce qu'on a semé. Qui sème le vent récolte la tempête, je ne vous l'apprends pas?

— Entrez donc un instant chez nous, dit Ma-

thurine, histoire de causer un brin; vous me direz avec quoi vous lui avez porté bonheur, puisqu'elle ne veut pas le dire, elle.

— Tout de suite, Mathurine, je vais vous l'expliquer ici : On porte bonheur aux autres en les poussant à agir honnêtement; on se porte bonheur tout seul en faisant toujours ce qu'on doit. Là-dessus, à vous revoir! je m'en vais à ma vigne.

— Tu t'en vas aussi, Toinon? Attends donc! je vais donner une poignée d'alizes à ta petite.

— Merci bien! Mathurine, je suis pressée, ce sera pour une autre fois.

— Décidément, c'est drôle! La Toinon qui a perdu sa langue... j'aurais mis ma main au feu, ma tête à couper que je ne verrais pas les choses que je vois; mais, au jour d'aujourd'hui, on ne reconnaît plus le monde : tout va à l'envers. Si on ne peut plus causer maintenant!... Eh! eh! eh! ça donne à penser... Ah! du temps de feu ma tante Catherine qui est défunte, la pauvre chère femme, il y aura trente-huit ans aux pommes, ce n'était pas comme ça; non! ce n'était pas comme ça!

Mathurine s'éloigna en secouant la tête.

## CHAPITRE VI

### Tout droit.

Le cousin Pierre était devenu un grand garçon robuste ; heureux dans son humble condition, il ne désirait qu'une chose : la garder.

Souvent il travaillait avec le parrain et tous deux étaient contents ensemble, l'un parce qu'il donnait des conseils utiles ; l'autre, parce que les conseils produisaient toujours de bons résultats.

Quelquefois Pierre, passant près de moi, s'arrêtait un moment pour causer, nous nous communiquions réciproquement le peu que nous pouvions apprendre, soit par l'observation, soit par les avis du père Lascience.

Si notre opinion différait, c'était lui, le brave homme, que nous prenions pour arbitre, et jamais nous n'eûmes à en appeler de son jugement.

J'avais quinze ans, Pierre en avait près de vingt ; mais la préoccupation d'une vie nouvelle ne l'inquiétait pas ; il était de droit exempté du service militaire par le veuvage de sa mère ; aussi, il plantait des arbres dans son jardin et

organisait sa maison comme quand on ne doit jamais quitter le clocher de son village.

Le parrain l'approuvait.

Pierrot a raison, disait-il, sa vie est toute tracée à lui, il est probable que rien n'en modifiera le plan ; il vivra tranquillement sans avoir besoin de se défendre, de lutter, sans trouver d'obstacles sur son chemin ; car un jour ressemble à l'autre ici. Il est ce qu'il faut pour ça, et même un peu plus finot que beaucoup d'autres.

Quant à mon petit Daniel, qui sait ce que l'avenir lui réserve ? S'il allait croire qu'ailleurs les alouettes tombent toutes rôties... pauvre enfant ! il en aurait des déceptions !

C'est qu'on en a du fil à retordre, comme dit l'autre. Voyons ! une idée... il est possible qu'il tombe à la milice... il faudrait trouver une manière de lui apprendre l'existence, de le préparer à ce qui l'attend : à la peine et aux difficultés, de façon à ce qu'il sût toujours ce qu'on doit faire et à seule fin de ne se décourager jamais. Hein ! ce serait peut-être un peu rude ! Bah ! les enfants ! tout les amuse, surtout ce qui est, comme qui dirait — un peu fou !

Ayant murmuré ceci entre ses dents, le parrain me dit vivement :

— Garçon ! tu as quinze ans, c'est bon ! mais il s'agit de savoir si tu as du cœur.

— Dame ! faudrait voir.

— Je parie que tu ne me suivras pas partout où j'irai !

— Je parie que si !

— Tope!

— Tope!

— Poltron qui se dément!

— Poltron!

— A demain matin à la sente aux Oies-Mouillées. Ne mets pas ta belle culotte, petiot, dit-il en s'en allant.

— Mais, parrain, c'est dimanche!

— Ni ta veste, mon garçon.

— Mais... c'est dimanche, parrain!

— Ni ta veste, ni ta culotte, entends-tu?

— Bonnes gens! je n'oserai jamais sortir.

— Les vieux habits!

— Oh!

— Pas autre chose, fillot!

— Mais, où allons-nous donc?

— Faire un voyage... sans pareil.

— Dans la lune!

— Par terre, par air, par eau... A demain! Ne manque pas!

Le lendemain matin j'étais au lieu indiqué, vêtu comme un jour de travail selon la volonté du parrain. Tant que nous fûmes dans le sentier il ne se passa rien que de très naturel, nous causions tous deux en cheminant paisiblement; arrivés au bout, à l'endroit qu'on appelle « les Trois-Charmes-Jumeaux » le père Lascience posa sa main sur mon épaule :

— Tu m'as dit que tu me suivrais partout; jusqu'à présent, l'ami, tu n'as pas eu grand mal, mais voici le chemin des Guibert, nous allons voir si tu es de parole. **Devant nous sont des ruisseaux,**

des étangs, des arbres, des *bouchures*, des haies, comme dirait un bourgeois... Eh bien! rien de tout cela ne m'arrêtera, je marcherai toujours sans me déranger; ni arbre, ni ruisseau, ni bouchure ne me fera dévier. J'irai *tout droit*. Me suis-tu?

— Tout de même, parrain, quoique ce ne soit pas facile; mais, qu'est-ce que je ferai si je tombe en face d'un arbre? Je ne peux pourtant pas l'abattre avec mon poing.

— Tu grimpes comme un écureuil : tu passeras par-dessus... *Tout droit!*

— Ah! le drôle de voyage... par terre, par eau, par air... Je comprends! Il n'y a que vous, parrain, pour avoir des idées comme ça!

Il se mit à rire.

— Allons, en avant!

Nous voilà donc sautant les fossés, enjambant les haies, escaladant les arbres, franchissant les ruisseaux, enfin surmontant tous les obstacles qui s'opposaient à notre passage.

Aux Guibert nous nous retrouvâmes côte à côte. Le père Lascience me regarda avec attention et me dit avec une satisfaction marquée :

— Eh! l'ami, tu es un brave, toi!

— Je ne dis pas le contraire, parrain.

— Voyons, es-tu bien endommagé?

— Oh! une écorchure par-ci, une bosse par-là, ce n'est rien... excepté.... l'habillement.

— Ah! diable! en effet, ta culotte...

— Oh! elle a fait son temps, allez! Elle vient de mon père.



— C'est bien ! mais n'y a-t-il pas quelqu'un qui va nous en vouloir ? Il est temps d'y penser à présent ! Ta mère ..

— Elle a des pièces.

— Bon ! Et ta blouse, malheureux ! Il n'y reste qu'une manche... heureusement que ta mère est une excellente femme...

— Et qu'elle a des pièces.

— Et qu'elle a des pièces. Pour lors, tout est au mieux. Tu penses bien, mon enfant, que je ne t'ai pas fait faire ce voyage à seule fin de mettre tes habits en loques. C'est de la morale à ma façon. Tu t'en souviendras ; car, vois-tu, les paroles s'effacent plutôt de la mémoire que les actions.

Je veux bien qu'elle soit un peu dure, ma morale, et que le fils de monsieur le comte ne soit pas à même de recevoir des leçons pareilles ; mais, nous autres, paysans, nous ne pouvons pas élever nos enfants comme des princes.

On ne sait pas d'avance ce que l'avenir nous réserve ; tu es ici aujourd'hui, petit ; demain, tu seras peut-être loin de nous... Je vais te donner pour guide dans la vie un conseil que tu auras présent à l'esprit en toute circonstance.

Tu es jeune ; un long chemin est devant toi ; comme nous venons de le faire, marche toujours *tout droit*, ainsi qu'un honnête homme le doit. Si une *bouchure*, des difficultés, barrent ta route, ne geins pas, ça ne sert de rien ; prends ton courage à deux mains, saute par-dessus bravement, sans aller quérir ton voisin pour te plaindre. Dans la peine, ce n'est pas sur les autres qu'il

faut compter, — c'est sur soi, — j'entends sur sa volonté.

Tu regardes d'un air piteux les avaries subies par tes vêtements et par ta personne, tu te dis avoir bien payé le contentement que tu éprouves à te reposer, sache, mon enfant, qu'en ce monde on n'a rien pour rien. Tout bien, tout bonheur, toute satisfaction s'achète. Dès qu'on en a la conviction, on ne s'étonne pas du prix à payer et on n'en conduit que mieux sa barque ; l'expérience vous est profitable, on s'en sert comme d'un bâton avec lequel on sonde le terrain avant d'y mettre le pied.

A un garçon avisé, comme tu l'es, je n'ai pas besoin d'en dire plus long pour être compris.

Avec ces trois mots :

Travail — honnêteté — volonté,

Tu as pour gage de bonheur le meilleur talisman qu'un pauvre diable de sorcier, comme moi, puisse te donner.

Maintenant, va porter tes habits à ta mère, et n'aie pas crainte de lui dire que c'est ma faute !

Ce fameux voyage et les paroles du parrain me revinrent plus tard à l'esprit en bien des occasions ; je leur dus, en face des chagrins et des déceptions dont nul n'est exempt, plus d'une résolution énergique ; mais plusieurs années devaient encore s'écouler avant que j'entrasse dans cette arène qu'on appelle le monde, où l'homme doit lutter, sans trêve, jusqu'à la fin de sa carrière.

Je n'avais, pauvre paysan, d'autres enseign-

ments que les leçons bizarres du père Lascience : je vivais dans un milieu ignorant et superstitieux, regardant une innovation comme un outrage à la mémoire des ancêtres, attribuant les faits incompris par des esprits incultes à une influence maligne, et faisant, en tout, ce qu'avaient fait leurs pères, sans chercher ni amélioration, ni perfectionnement ; mais, je pensais, je m'efforçais de sortir des ténèbres dont j'étais environné, aspirant à savoir, à connaître, à m'éclairer autant que je le pouvais.

Dans le pays, je passais pour un bon garçon, rude travailleur, *pas maladroit*, c'est-à-dire intelligent ; on ne m'avait jamais vu perdre mon temps et mon argent au « Lapin-qui-Saute » ; aussi, on me faisait de l'accueil partout.

Cependant, parfois de grandes tristesses m'envahissaient en songeant à mon ignorance ; le livre me semblait l'instituteur sacré qui pouvait me conduire à la vie intellectuelle que je présentais ; mais, hélas ! le livre était muet pour moi ! Quand, par malheur, mes yeux tombaient sur le vieux bahut de chêne que mon grand-père aimait tant, mes regrets n'avaient plus de bornes. J'entendais alors les paroles de mon aïeul :

« Tu vois ce bahut, mon enfant, c'est là que mon frère, le tabellion, logeait les écrits du pays. »

Il me prenait des rêveries insensées. Je me représentais mon vieil oncle fouillant gravement dans son bahut, sortant des parchemins noircis

d'encre et s'asseyant devant la table de noyer massif.

Il mettait ses grandes besicles rondes cerclées d'argent et il lisait.

Il lisait!... ce mot faisait éclore pour moi plus de merveilles que tous les contes de Mathurine: il lisait... quoi! en jetant les yeux sur une page tachée de petits signes; il s'identifiait à la pensée d'un inconnu! il pouvait répéter mot pour mot les propres paroles que cet inconnu aurait dites! Il lisait... quoi! une barre, un trait, et la pensée était fixée pour toujours sur ce parchemin... à tout instant, et d'un coup d'œil, on pouvait la saisir — on pouvait la voir — elle se faisait réellement visible!...

Oh! savoir lire! comprendre! disais-je avec désespoir en pressant mon front dans mes mains; puis, je me calmais un peu; l'oncle prenait sa plume, sa plume aux longues barbes soyeuses, la trempait dans l'encrier tout en réfléchissant, et voilà que, subitement, elle courait, courait sur le parchemin jaune... à peine mes yeux pouvaient la suivre.

Quelle étrange chose! songeais-je; cette page est comme le portrait de sa pensée; il n'a qu'à vouloir, la peinture est faite, et si fidèlement, qu'aucun peintre n'arrivera jamais à une si parfaite ressemblance.

Que n'ai-je pu aller à l'école! Mais, c'est bon pour les gens de la ville, l'école! un garçon de village n'a pas de temps à perdre pour ça, au dire des anciens. Ont-ils raison?



Eh ! l'ami, tu es un brave, toi ! (page 77).

No.	Name	Age	Sex	Color	Religion	Profession	Marital Status	Place of Birth	Parents	Education	Religious	Political	Other
1	John Smith	25	M	W	C	Farmer	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
2	Mary Jones	30	F	W	C	Teacher	M	USA	John & Mary	College	Episcopal	Dem	
3	Robert Brown	18	M	W	C	Student	S	USA	John & Mary	College	Episcopal	Dem	
4	Elizabeth White	22	F	W	C	Homemaker	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
5	William Black	35	M	W	C	Merchant	M	USA	John & Mary	College	Episcopal	Dem	
6	Anna Green	28	F	W	C	Homemaker	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
7	Thomas Grey	40	M	W	C	Farmer	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
8	Sarah Hall	20	F	W	C	Student	S	USA	John & Mary	College	Episcopal	Dem	
9	James King	32	M	W	C	Merchant	M	USA	John & Mary	College	Episcopal	Dem	
10	Elizabeth Lee	25	F	W	C	Homemaker	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
11	Robert Miller	15	M	W	C	Student	S	USA	John & Mary	College	Episcopal	Dem	
12	Mary Wilson	38	F	W	C	Homemaker	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
13	William Moore	28	M	W	C	Farmer	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
14	Anna Taylor	22	F	W	C	Homemaker	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
15	Thomas Young	30	M	W	C	Merchant	M	USA	John & Mary	College	Episcopal	Dem	
16	Sarah Adams	18	F	W	C	Student	S	USA	John & Mary	College	Episcopal	Dem	
17	James Baker	25	M	W	C	Farmer	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
18	Elizabeth Clark	35	F	W	C	Homemaker	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
19	Robert Evans	20	M	W	C	Student	S	USA	John & Mary	College	Episcopal	Dem	
20	Mary Fisher	28	F	W	C	Homemaker	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
21	William Hall	32	M	W	C	Merchant	M	USA	John & Mary	College	Episcopal	Dem	
22	Anna King	25	F	W	C	Homemaker	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
23	Thomas Lee	18	M	W	C	Student	S	USA	John & Mary	College	Episcopal	Dem	
24	Sarah Miller	30	F	W	C	Homemaker	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
25	James Moore	22	M	W	C	Farmer	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
26	Elizabeth Taylor	38	F	W	C	Homemaker	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
27	Robert Young	20	M	W	C	Student	S	USA	John & Mary	College	Episcopal	Dem	
28	Mary Adams	28	F	W	C	Homemaker	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
29	William Baker	35	M	W	C	Merchant	M	USA	John & Mary	College	Episcopal	Dem	
30	Anna Clark	25	F	W	C	Homemaker	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
31	Thomas Evans	18	M	W	C	Student	S	USA	John & Mary	College	Episcopal	Dem	
32	Sarah Fisher	30	F	W	C	Homemaker	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
33	William Hall	32	M	W	C	Merchant	M	USA	John & Mary	College	Episcopal	Dem	
34	Anna King	25	F	W	C	Homemaker	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
35	Thomas Lee	18	M	W	C	Student	S	USA	John & Mary	College	Episcopal	Dem	
36	Sarah Miller	30	F	W	C	Homemaker	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
37	James Moore	22	M	W	C	Farmer	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
38	Elizabeth Taylor	38	F	W	C	Homemaker	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
39	Robert Young	20	M	W	C	Student	S	USA	John & Mary	College	Episcopal	Dem	
40	Mary Adams	28	F	W	C	Homemaker	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
41	William Baker	35	M	W	C	Merchant	M	USA	John & Mary	College	Episcopal	Dem	
42	Anna Clark	25	F	W	C	Homemaker	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
43	Thomas Evans	18	M	W	C	Student	S	USA	John & Mary	College	Episcopal	Dem	
44	Sarah Fisher	30	F	W	C	Homemaker	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
45	William Hall	32	M	W	C	Merchant	M	USA	John & Mary	College	Episcopal	Dem	
46	Anna King	25	F	W	C	Homemaker	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
47	Thomas Lee	18	M	W	C	Student	S	USA	John & Mary	College	Episcopal	Dem	
48	Sarah Miller	30	F	W	C	Homemaker	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
49	James Moore	22	M	W	C	Farmer	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	
50	Elizabeth Taylor	38	F	W	C	Homemaker	M	USA	John & Mary	High School	Episcopal	Dem	

Je m'arrachais de force à mes méditations pour aller au travail. Un jour que j'étais assis au coin du feu, en face du bahut-étude de mon grand-oncle, plus préoccupé que de coutume, Pierrot entra.

— Viens-tu à la chasse ?

— A la chasse ?

— Oui. Pas aux perdrix, mon ami ; aux corbeaux. J'ai préparé des cornets, nous allons joliment amuser mes petits neveux qui nous attendent ; tiens, regarde les provisions.

Il souleva un des couvercles de son panier et en tira les cornets. Au fond de chacun était un morceau de viande, et tout autour, à l'intérieur, de la glu.

— Partons ! nous irons les planter dans la neige, un peu au-dessus de la pièce au gros Colas, et nous allons rire.

Je le suivis.

Quand les cornets furent placés, nous nous tîmes immobiles contre un arbre, à quelque distance. Les corbeaux, perchés très haut, eurent bientôt aperçu une proie. Comme la disette était grande, ils prirent rapidement leur vol, se dirigeant vers les pièges que nous avions dressés. Cependant, une mesure de prudence les retint un instant dans l'espace, il fallait s'assurer que nul ennemi ne paraissait à l'horizon.

Tranquillisés par le silence absolu qui règne, ils se précipitent d'un trait sur les perfides cornets.

O stupéfaction ! les becs avides ne peuvent plus

s'en détacher... Pauvres corbeaux ! quelle singulière coiffure !

Rien n'est plus facile, maintenant, que de s'en emparer. Pierrot me regarde.

— Allons ! dit-il.

— Non ! laissons-les s'envoler, ce sera plus drôle, crient les enfants. Ils sont mieux dans les bois que chez nous. Se démènent-ils ! Frappons dans nos mains.

A ce bruit, les corbeaux, la tête enfoncée dans leur capuchon de papier, prennent leur vol, finissent, malgré leur cécité momentanée, par trouver un arbre ; et là, s'escriment du bec et de la patte pour se débarrasser de l'engin qui les livre sans défense au chasseur.

— Comprends-tu, me disait, en riant, Pierrot, que les beaux messieurs dépensent tant d'argent pour rire du bout des lèvres et pour amuser leurs enfants ? Nous autres, nous avons bien des agréments, et ils ne coûtent rien. Il est vrai que nous ne sommes pas difficiles à égayer ! Va ! je me trouve heureux, tout paysan que je suis !

Ces paroles me firent penser à ma vie paisible, toute de travail ; mais d'un travail donnant des forces au lieu de les épuiser ; je remarquai que je n'avais pas de soucis plus grands que n'en avaient ceux dont j'étais entouré ; c'était de songer à l'oncle, le notaire qui me rendait malheureux. Je résolus de ne plus attacher mes regards sur le vieux bahut, puisque cette vue me donnait des idées irréalisables et en dehors de ma condition.



D'ailleurs, n'avais-je pas bien des satisfactions ? Jamais un reproche n'était venu sur les lèvres de mes parents, et tout le monde du pays me regardait d'un bon œil.

Pierrot m'arrêta dans mes réflexions.

— Là ! si vous ne m'en aviez pas empêché, j'aurais pris un corbeau pour l'apprivoiser ; quand Mathurine l'aurait entendu parler, quelle figure, bonnes gens ! « C'est par la vertu du diable. . ah ! ce père Lascience ! »

— Pauvre Mathurine ! rien ne peut lui faire entendre raison... dis-moi, Pierrot, entre nous, puisque tes neveux sont là-bas, tu n'y crois pas du tout aux apparitions et aux sortilèges ?

— Pas du tout, du tout ! Il faudrait être vraiment niais pour y croire, après que le père Lascience nous a montré comment cela se joue.

— Oui, je suis de ton avis, je n'y crois pas, mais, écoute, je vais te dire une pensée qui me tourmente... seulement, tu n'en parleras pas au parrain.

— Non, je te le promets.

— Crois-tu que certaines choses vous portent bonheur ou malheur ?

— Ah ! ça...

— Par exemple que si je commence un ouvrage un vendredi, ça n'ira pas bien ; que si la chouette vient chanter, la nuit, près de la maison, c'est signe de mort, que des objets peuvent vous préserver du mauvais sort ?

— Je n'en sais rien. La mère le dit.

— La mienne aussi, et les autres femmes, et les hommes, et tous ceux du pays.

— Qu'est-ce que tu crois, toi ?

— Moi ! Ma foi, je n'en sais rien. Peut-être que le parrain se moquerait de moi si je lui parlais de ça. Du reste, nous verrons bien.. attendons !

— C'est une raison.

— Entre donc, Pierrot, nous voici arrivés chez nous tout en causant, tu te réchaufferas les doigts. C'est risible de voir voler les corbeaux avec leurs grands nez blancs ; mais il fait trop froid, aujourd'hui, pour être longtemps dehors !

— Encore, si tu m'en avais laissé attraper un, passé ! Tiens ! rien que de penser à leur mine, j'en rirais jusqu'à demain !

## CHAPITRE VII.

### Le charme.

Mes vingt ans passés, le moment d'interroger le sort arriva rapidement.

Étais-je destiné à vivre comme je l'avais fait jusque-là près de mon père et de ma mère qui m'aimaient tendrement, du père Lascience si gai avec son originalité, des voisins qui m'avaient vu naître et grandir ? vivre enfin avec tout ce que je connaissais, tout ce qui m'était cher ?

Où faudrait-il quitter le pays, marcher dans les rues des villes le sac au dos, le sabre au côté, en troupe avec des étrangers ; courir le monde ; voir toutes mes habitudes détruites ; aller où personne ne m'appellerait affectueusement par mon nom ?

J'étais soucieux.

Certes, je ne craignais ni la fatigue, ni le travail, ni le danger ; mais une vie nouvelle m'épouvantait.

Comme je poussais ma charrue, tout en me livrant à ces pensées inquiètes, j'aperçus ma mère qui venait vers moi.

— Est-ce qu'il y a du nouveau, mère ?

Elle fit de la tête un signe négatif.

J'arrétai mes bœufs à la fin du sillon.

— La jument serait-elle malade ?

— Non mon enfant.

— Alors, qu'est-ce c'est ?

— Rien ! ne te tourmente donc pas ! Je voulais seulement te voir tout seul.

— Est-ce que le parrain !...

— Ecoute ! Je vais te dire... J'ai fait un rêve... ne ris donc pas !... Tu avais un pantalon de soldat et une capote grise comme Joseph Barbin quand il est revenu au pays... tu marchais, tu marchais sans te retourner. Moi je criais : Daniel ! mon garçon ! mon cher garçon !.. Mais tu n'avais pas l'air de m'entendre et tu marchais toujours. Alors je me suis mise à pleurer de chagrin, et, comme j'allais t'appeler plus fort, je me suis éveillée... étant éveillée, j'ai réfléchi, et j'ai bien fait.

— Ah ! pourquoi ?

— Tu ne partiras pas, mon garçon ?

— Comment ! je ne partirai pas ?

— Non ! j'en suis sûre.

— Vous en êtes sûre ?

— Aussi sûre que de te voir en ce moment, parce que j'ai trouvé un bon moyen.

— C'est ?

— Oh ! je ne peux pas te le dire !

— Parce que ?

— Par rapport à ton parrain.

— Ah ! mon parrain, n'en est pas ?

— Non ! c'est moi toute seule qui... seulement si tu n'allais pas vouloir faire ce qu'il faut...

— Dame ! ça dépend !

— Malheureux ? Pense donc ! Partir pour la milice, se faire estropier, bonnes gens ! Se faire tuer .. pendant sept ans ! Oh ! ça me fait frémir ! Partir pour la milice !

— Voyons, mère, ne vous désolez pas ! Vous me faites trop de peine. Je ne veux pas que vous ayez du chagrin, vous le savez bien ! Je ferai ce que vous voudrez.

— Tout de suite ?

— Si ça se peut.

— Ah ! Mon bon garçon, je te reconnais bien là ! Quel bonheur ! Non ! tu ne partiras pas, aussi vrai que je tiens... elle chercha dans sa poche, — mon couteau.

Je pâlis. Je crus que le tourment troublait l'esprit de ma pauvre mère et qu'elle allait m'ordonner quelque sacrifice sanglant : la phalange d'un doigt, l'extraction d'une dent peut-être, ainsi qu'on l'avait vu faire à plusieurs pour échapper au sort qui les arrachait du sol natal.

— Mère, m'écriai-je tout ému, non ! je ne le ferai pas !

— Hélas ! Il dit non à présent ! Il ne veut plus... J'en mourrai !

— Soyez donc raisonnable !

— C'est toi qu ne l'es pas ! Ce serait si vite fait pourtant .... Dire que je ne trouverai pas...

Elle fouillait avec impatience sa poche où tant de choses se mélaient.

— Mais vous l'avez !  
 — Quoi ?  
 — Le couteau, parbleu !  
 — Non, mon ami, pas le couteau ! La petite bouteille !

— La petite bouteille ? fis-je sérieusement inquiet.

— Chut ! tais-toi !

— Vous ne cherchez donc pas le couteau ?

— Le couteau ? Pourquoi faire ? Dire qu'il ne comprend pas ! Quand je te dis la bouteille...

Ah ! La voilà ! Bois vite ! Bois tout !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Bois toujours, tu le sauras après.

— Allons ! Puisque vous le voulez !

Elle me tendit la fiole.

— N'en parle à personne surtout !

— Vous avez donc trouvé l'élixir de longue vie, comme dans les contes de Mathurine... pouah ! c'est de l'eau !

— Tais-toi ! Tais-toi ! Ce n'est pas de l'eau ordinaire... Je l'ai puisée à la fontaine du Nain... bois donc !

Je bus jusqu'à la dernière goutte.

— Embrasse-moi ! s'écria-t-elle toute réjouie, tu es un brave garçon ! Puis elle s'en alla en murmurant : Il peut mettre la main dans le sac à présent, je suis tranquille !

La fontaine du Nain était située tout en haut du pays au pied d'un bouquet de vieux saules on assure que quand l'eau était claire on voyait

au fond une goutte de sang que l'onde, coulant depuis des siècles, n'avait pu effacer.

La légende disait qu'à une époque très reculée, un combat terrible avait eu lieu entre le Nain Courtes-Bottes et le géant Noir-Menton; on s'était battu, selon la coutume du temps, à coups de rochers et de chênes, aussi vieux que le monde; de montagnes enlevées comme brassées de pâte par le mitron; car maître Courtes-Bottes malgré l'exiguïté de sa taille, avait l'orgueil de combattre à armes égales. Il est vrai qu'il avait compté sur l'assistance de son beau-père Forminucle, roi des Fourmis, qui avait mis toutes ses sujettes à la disposition de son gendre.

Au moment où Noir-Menton soulevait de ses énormes bras un roc épouvantable pour écraser le nain, des millions de petites douleurs, cuisantes comme des brûlures, se font sentir à ses pieds et montent, montent en même temps que les Fourmis. Par un mouvement naturel les mains du géant se portent à l'endroit de la cuisson; le rocher abandonné tout à coup par la force directrice d'avant en arrière, retombe brutalement en droite ligne et renverse l'infortuné. Courtes-Bottes pousse un cri de triomphe, Noir-Menton, transporté de fureur, frappe la terre de son large poing... Une source jaillit à l'instant, une source limpide comme le cristal qu'une goutte de sang tombée du front du géant vient aussitôt troubler.

Il fallut plusieurs siècles pour que l'eau reprit sa teinte primitive; mais, aucun pouvoir, si grand

qu'il fût, ne parvint à faire disparaître la tache, rougeâtre qu'on voyait au fond. Il est vrai qu'elle est visible encore aujourd'hui — mais allez donc raconter ces merveilles à certaines gens qui n'y voient qu'un dépôt ferrugineux !

Cette source avait, comme on pense, des propriétés surnaturelles ; la croyance en était tellement accréditée, surtout parmi les femmes, que manifester un doute sur sa vertu aurait semblé une impiété.

Le jour redouté du tirage au sort arriva, ma mère souriait avec confiance ; quand les camarades vinrent me chercher pour partir tous ensemble, comme c'est l'habitude, elle me prit à part.

— Attends un peu, dit-elle, j'ai quelque chose à te donner. Tiens !

Elle parlait bas

— Des herbes ?

— Oui... trempées dans la fontaine avant le chant du coq.

Elle glissa le petit bouquet dans ma poche. Ainsi, je serai plus sûre encore. Prends garde de le perdre !

— N'ayez crainte !

Je l'embrassai, j'embrassai mon père. Les camarades dirent : Allons !

Nous nous mîmes en marche ; le père et la mère se penchaient sur le seuil de la porte à mesure que je m'éloignais.

— Bonne chance, garçon ! reviens tout de suite ! Ma mère me fit un signe d'intelligence.

— A ce soir ! lui criai-je de loin.



En cet endroit le sentier tournait.

Mes compagnons dissimulaient leur inquiétude sous une apparence de gaité moi, je les écoutais rire et causer et je me demandais si de l'eau, puisée ici ou là, pouvait posséder l'efficacité que ma mère lui attribuait.

Il faut avoir grandi sous l'empire de préjugés et d'idées étroites, pour savoir combien il est difficile de s'en affranchir, si raisonnable qu'on soit.

Je le verrai tout à l'heure, me disais-je, en entendant les roulements vigoureux de la caisse, les chants des conscrits et les marches militaires faussées par des amateurs téméraires.

Il me semblait entendre un glas funèbre ; l'émotion me donnait des frémissements jusque dans les cheveux, ma lucidité d'esprit s'éteignait. Les oiseaux perchés sur les arbres le long du chemin me paraissaient venus là tout exprès pour me voir passer. Une vieille corneille vola à gauche et s'arrêta sur le tronc d'un arbre mort.

Couac... Couac .

Sept ans ! sept ans ? entendis-je.

J'eus froid.

Involontairement ma main s'enfonça dans ma poche et toucha les herbes cueillies avant le chant du coq pour détourner le présage.

Un bruit infernal éclata bientôt ; nous arrivions devant la mairie où les conscrits des environs étaient déjà rassemblés. Rapide comme l'éclair, la pensée du calme délicieux de nos champs traversa mon esprit ; un gros soupir s'échappa de ma poitrine, car les sonneries des trompettes,

les roulements des tambours et les cris de la foule répétaient pour moi comme la vieille corneille :

Sept ans ! sept ans !

L'heure fatale sonna. Un grand silence se fit. J'entrai avec les autres.

Plusieurs furent appelés avant moi ; mais je ne savais s'ils étaient satisfaits ou non, tant les rumeurs de la foule m'étourdissaient. Mon nom fut appelé.

— Présent ! répondis-je.

Il se passa en moi quelque chose d'affreux, on aurait dit qu'une main de fer serrait ma gorge, que des griffes de feu pénétraient dans ma poitrine, mes tempes battaient à briser leurs canaux, mon cœur tressautait comme après une course désordonnée. J'avançai cependant, j'étendis la main... un voile rouge couvrit mes yeux.

— Il prend son temps, dit quelqu'un.

— Parbleu ! il veut le bon !

— Tiens ! il a raison !

— Chut ! du silence !

— Allons donc, conscrit ! dit le sous-préfet.

Je lui tendis le papier.

— Treize ! cria-t-il.

— Treize ! répétai-je machinalement. Je crus que tous ceux qui étaient là me désignaient du doigt en chuchottant :

Treize ! il a treize !

En passant sur la grande place, j'entendis encore dans les groupes murmurer le nombre fatal : treize !

Je marchais rapidement, cherchant à fuir ce nombre maudit, jusqu'à ce que je fusse loin du bourg. Seul enfin sur la route, je m'arrêtai pour respirer.

Assis près d'un buisson, la tête cachée dans mes mains, je m'abandonnai à l'amertume de mes pensées.

Hélas ! être là, heureux dans son pays natal, puis, tout à coup, transporté dans des lieux inconnus, se voir au milieu de ses parents, de ses amis et les quitter subitement pour un tas de garnements toujours prêts à railler... Encore, si c'était pour un mois ou deux, passe ! mais sept ans ! sept ans ! Ah ! pauvre mère ! que diras-tu ? Si seulement je n'avais pas pris ce numéro maudit ! Malheur ! malheur ! Il va m'en arriver de belles ! Hélas ! hélas ! Sept ans !

La secousse vigoureuse qu'une main imprima à mon épaule coupa court à mes lamentations.

— Eh ! garçon, que fais-tu là ?

— Ah ! treize ! parrain ! treize ! treize !

— Eh bien ! après ? Est-ce le nombre qui fait la chance, benêt ? C'est la volonté, l'honnêteté et le travail.

— Sept ans ! sept ans ! Ah !

— Ah ! ça ! est-ce que tu vas gémir comme un galopin ?

— Ah ! mon pauvre parrain, sept ans !

— Il y a toujours un bon côté aux choses, c'est celui-là qu'on doit regarder... Tu auras le temps de t'instruire !

— Trop tard à présent ! je suis trop vieux ! j'ai la tête trop dure !

— A vingt ans ! tu me fais rire, vois-tu ! C'est le bon moment au contraire, on n'apprend jamais mieux que quand on sent la nécessité de savoir, et que finalement on le veut.

— C'est un fier malheur pour moi que de tomber à la milice, vous avez beau dire... Et la mère... La voilà bien lotie avec sa fontaine !

— Qu'est-ce que tu dis ? Quelle fontaine ?

— Bon ! je ne sais plus tenir ma langue à présent ! Vous allez vous gausser de moi, parrain, mais puitsque j'ai lâché le mot, voilà la chose. J'ai bu une fiole d'eau de la fontaine du Nain... et tenez, voilà les herbes... cueillies avant le chant du coq...

— Pour...

— Pour me porter bonheur

— Et tu as pris le numéro treize. C'est réussi, l'ami, sais-tu ? Tu ne pouvais mieux tomber par la raison qu'il a plus de réputation que d'aucuns. C'est ta mère... Hélas ! pauvre femme ! Et toi, tu as pu croire... Tiens ! je vais te parler franchement : j'aurai, certes, beaucoup de peine à te quitter parce qu'il n'en existe pas un dans le pays ayant du raisonnement comme toi ; et aussi, parce que je t'ai quasi élevé, mais, au fond, j'en suis content ! D'abord, ceux d'ici apprendront ce que valent leurs âneries, puis cela t'ouvrira l'entendement à toi : les voyages forment la jeunesse. Avant deux ans, tu m'en diras des nouvelles. Que diable ! rester là comme un hibou dans son



Eh ! garçon, que fais-tu là ? (page 96)



trou, comme une huître sur son rocher, comme un limaçon dans sa coquille, c'est trop bête ! Ne pas savoir si à vingt lieues d'ici le blé pousse l'épi en l'air ? Tu as du chagrin, je le comprends ; quand on ne connaît que le clocher de son village, on se croit perdu dès qu'on ne tient plus la jupe de sa mère. Mais il s'agit de montrer que tu es un homme, que tu te souviens du voyage sans pareil. Allons, mon fils, du courage ! c'est la première *bouchure*...

— Hélas ! mon parrain !

— De la volonté ! c'est le cas. Pour moi je vais travailler.

Il me quitta et prit le chemin de traverse. Les paroles et les excitations du père Lascience m'avaient remué, je m'efforçai de vaincre l'apathie qui m'envahissait, et je m'acheminai vers la maison.

A mesure que j'approchais, mon cœur se serrait ; comment apprendre la triste nouvelle à ma mère après tant de sollicitude et d'espérances.

Mon anxiété augmentait en songeant à ce fatal numéro treize ; avec tout autre, l'amertume du départ aurait pu être adoucie par le mirage d'un riant avenir ; mais commencez donc une carrière avec ce numéro dans la main.

Pénétrer dans la maison l'angoisse de mon cœur peinte sur la figure, c'était frapper cruellement ma mère. Je tâchai de prendre un air calme, de raffermir ma voix, d'être enfin tel qu'à l'ordinaire. Je fis le tour, passant derrière la

maison pour me donner le temps de me remettre. J'essayai mon front, je frottai mes mains, je toussai et je me dis énergiquement :

Allons ! numéro treize, en avant !

La porte était entrebaillée, je m'arrêtai un instant.

Ma mère, toute pensive, se tenait assise près du foyer. Je poussai vivement la porte, la pauvre femme se retourna.

— Ah ! s'écria-t-elle en se levant. Elle me regarda interrogativement. Mes yeux se remplirent de larmes.

— Je rêve... ce n'est pas possible !

— Si, mère c'est vrai !

— Chut ! c'est pour voir ce que je dirai, vilain enfant ! Non ! ne fais pas de jeu comme ça, tu me fais trop souffrir... dis-moi la vérité, la vraie !

— Hélas ! mauvais ! mauvais ! mauvais !

— Aurais-tu perdu les herbes ?

— Les voilà !

Il faut pourtant que le charme ait été rompu, ça ne peut pas manquer ces choses-là ! Comment cela a-t-il pu se faire ?

— Je ne sais pas, pauvre mère !

— Dis-moi, y avait-il beaucoup de monde là-bas ?

— Beaucoup.

— C'est ça ! ce doit être ça !

Le cousin Pierre entra.

— Bonnes gens quelles figures ! Voyons, Marie-Jeanne, il n'en mourra pas ! Est-ce que tu aurais pris le numéro un, par hasard ?



Je fis signe à Pierre de se taire, ma mère surprit mon geste, et, nous considérant l'un après l'autre :

— Vous me cachez quelque chose... pourquoi? puisque le malheur est fait, ça ne sert de rien!

— Mais non, Marie-Jeanne, je ne vous cache rien. Je viens d'apprendre que Daniel a un mauvais numéro, me voilà, sans seulement savoir lequel, pour vous dire d'être raisonnable, vous qui êtes si bonne. Chacun souhaiterait que vous n'eussiez jamais ni maux, ni mal.

— Merci, mon Pierrot! tu ne m'abandonneras pas, dis, quand il sera parti, mon pauvre garçon?

— Oh! je vous le jure à tous deux! Nous en ferons une fête quand il reviendra!

— D'ici là, il passera de l'eau sous le pont, comme on dit... sept ans!

— En voilà des idées! ne pleurez donc pas comme une Madeleine ou le camarade ne sera plus bon à rien. Eh! parbleu! tous les ans il y en a qui prennent un mauvais numéro.

— Mais, tu ne m'as pas dit le tien, mon enfant, il ne faut peut-être pas désespérer... tu ne réponds pas? Tu as peut-être le numéro un?

— Non...

— Alors, je ne te comprends pas, dit Pierre, puisque ce n'est pas le numéro un, tant mieux! tu es certain de n'avoir pas choisi le pire...

Ma mère me regarda fixement.

— Mais, qu'est-ce qu'il a donc? Ce n'est pas que tu as tiré?

— Non! pire!

— Pire ?

— Pire ! cent fois pire !... Treize ! entendez-vous ? treize ! oui, treize !

— Treize ! répéta ma mère épouvantée, c'est affreux !... Elle tomba sur une chaise, la tête dans ses mains.

## CHAPITRE VIII.

### Le Conscrit.

— Ma pauvre Marie-Jeanne, s'écria Mathurine en entrant, c'est moi ! le bruit court dans le pays que votre garçon a eu la main malheureuse.

— C'est vrai, Mathurine.

— Ma foi ! que voulez-vous ? il y a des gens qui ont de la chance et d'autres qui n'en ont pas.

— Hélas ! rien n'y fait, allez !

— C'est-à-dire... écoutez ! Entre nous — elle prit une chaise et s'assit en face de ma mère — il ne faut pas dire : Rien n'y fait ! car il s'agit de savoir...

— Savoir quoi ?

— Attirer la chance, ma bonne.

Ma mère secoua la tête.

— Ah ! du moment que vous n'avez pas la croyance, rien n'est possible ! Pourquoi n'êtes-vous pas venue me dire : « Voisine, voilà ce que c'est, mon garçon va mettre la main dans la urne, vous n'auriez pas un conseil à me donner, par hasard ? » Je vous aurais répondu : Si fait ! Pour lors, je tirais du fond de mon armoire une

petite fiole pas plus grande que ça — votre garçon était sauvé !

— Qu'est-ce qu'il y a dans votre fiole ?

— Ce qu'il y a ? De l'eau, ma chère, de l'eau comme il n'en coule pas dans les rivières, de l'eau de la fontaine du Nain ?

— De la fontaine du Nain ?

— Oui. Avec ça, vous eussiez pu dormir sur les deux oreilles. Cette eau-là, Marie-Jeanne, vaut son pesant d'or, et si on ne la laissait pas à l'abandon comme on fait, ce serait la richesse du pays !

— Hélas, Mathurine...

— Il n'y a pas d'hélas ! c'est comme je vous le dis ; mais la jeunesse d'aujourd'hui, — enfin ! Pas de bénédiction pareille à cette eau-là pour l'effet : Tenez, vous connaissez bien le petit à Geneviève Bonichon...

— Ah ! ma pauvre Mathurine, il en a bu !

— Je sais bien... s'il est mort c'est pour n'en avoir pas bu plus tôt.

— Non ! pas le petit à Geneviève... Daniel, mon garçon !

— Vertubleu : tu perds la tête, ma fille ! Il en a bu ton garçon de l'eau de la fontaine ?

— Même, il avait aussi des herbes dans sa poche.

— J'ai la berlue . j'y perds mon latin ! Voyons Marie-Jeanne, ce n'est pas en manière de plaisanterie que vous me dites ça ?

— Ai-je la mine de rire ?

— Alors, il y a quelque chose là-dessous...

Répondez-moi la main sur la conscience. Le coq avait-il chanté ?

— Je m'étais levée avant le jour pour aller les cueillir : non ! le coq n'avait pas chanté !

— C'est drôle ! Vous n'auriez pas une poule qui chante le coq dans votre volaille ? il faut voir à ça ! ça porte toujours malheur, ma chère !

— Non, je ne crois pas, Mathurine.

— Voisine ! voisine ! ayons du raisonnement. Voilà votre Daniel qui est pour subir le sort, vous lui faites avaler de l'eau renommée pour sa vertu depuis que le monde est monde, bon ! vous cueillez, avant le chant du coq, des herbes qui, de mémoire d'homme, ont toujours fait merveille. Très bien ! A mon compte, voilà deux sûretés pour une... et le garçon vous arrive avec une mine longue d'une aune et le numéro... Sur ma tête ! — Non, non, ce n'est pas naturel ! Je vais vous dire le fin fond de ma croyance. Il a eu un mauvais regard... Chut !... Ce père Lascience ! je n'ai jamais eu bonne idée de lui...

— Mathurine, vous lui en voudrez donc toujours ! Mais toutes les raisons du monde ne me rendront pas mon pauvre enfant !

— Bien sûr ! et quand vous vous changeriez en fontaine, ce serait peine perdue ! Que voulez-vous, Marie-Jeanne, chacun a ses petits désagréments... Ah ! voilà le petit à la Irma qui m'appelle. A vous revoir ! Bon courage !

— Ne pleurez donc pas mère, lui dis-je, quand Mathurine fut partie, les choses iront mieux que vous ne le pensez. Un numéro ou l'au-

tre, n'est-ce pas tout pareil dès qu'il faut vous quitter ?

— Il a raison ! répondait Pierrot.

Mais rien ne la consolait et chaque jour passait tristement ; car elle se formait mille chimères à propos de mon avenir.

Pour moi, je ne riais plus, je ne chantais plus, j'étais saisi d'un profond découragement. Je n'avais pas, comme d'autres faibles et chétifs, l'espoir d'être réformé et ces mots : Bon pour le service !... retentissaient d'avance à mes oreilles.

On ne m'avait point appris que chacun est tenu d'acquitter envers la patrie une dette sacrée, que, pour mériter le repos dans la vieillesse et la sauvegarde de sa famille, il faut d'abord payer son tribut ; car tout droit est enchaîné à un devoir.

Au temps de ma jeunesse, on considérait comme une calamité de donner quelques années de sa vie au pays ; pour se soustraire à cette obligation, plus d'un avait opéré des mutilations cruelles sur sa propre personne. Il est triste d'y songer.

La patrie est une mère que tous, sans nulle exception, doivent être prêts à servir et à défendre sous peine d'agir comme un mauvais fils.

Ma feuille de route arriva, je dus me rendre à Auxerre, chef-lieu du département, pour être dirigé sur un régiment.

Que de regrets ! que de paroles douloureuses pendant le peu de jours libres qui me restaient !

Il me semblait toucher aux confins d'un autre monde. Je ne me trompais guère.

La veille de mon départ, je voulus revoir tout ce que j'avais connu et aimé et dire adieu à tout ce qui m'était si cher. Mon vieux César sur les talons, j'allai dans l'écurie pour donner une dernière fois l'avoine à ma jument. Selon son habitude la pauvre bête tourna la tête en entendant le bruit de mes pas ; ma main caressa son beau col brun, elle se laissa faire avec complaisance.

« Ma Brune, pensai-je en soupirant, je ne te verrai donc plus ! tu henniras pour m'appeler demandant ta provende, hélas ! je ne serai plus là ! Combien, quand j'étais petit, combien nous avons fait ensemble de bonnes courses folles, et les grands sillons que nous avons tracés... C'est fini à présent ! fini ! fini ! je suis soldat ! »

Dans sept ans, pauvre Brunette, je ne te retrouverai pas.. adieu, ma bonne jument ! adieu, ma vieille compagne !

Mes yeux étaient pleins de larmes. Des preuves étonnantes de son intelligence me revenaient en foule à l'esprit : il me suffisait de détacher sa corde quand elle avait besoin d'être ferrée.

— Va chez le maréchal, ma Brune.

Elle partait d'un pas tranquille comme si elle avait compris le sens de ces mots, seule elle allait dans le village, s'arrêtait près de l'abreuvoir, buvait paisiblement, puis regardant de côté et d'autre comme une personne ayant du temps à soi, elle reprenait sa marche d'un pas

égal et se plaçait en face du poteau où l'on ferre, attendant patiemment que quelqu'un arrivât.

Un jour elle était restée là une grande demi-heure sans bouger. Tout le monde en avait ri.

Ah ! rire. . . je ne savais plus ce que c'était depuis la conscription !

— Viens donc, Daniel, cria Pierrot, les voisins sont dans la maison ; ils veulent passer un moment avec toi. Je te cherche depuis un quart d'heure. Que fais-tu ici ?

— Tu le vois, je soigne les bêtes pour la dernière fois.

— Allons : allons ! ça ne vaut rien de rester seul quand on a le cœur gros.

Je le suivis. Une nombreuse compagnie m'attendait en devisant ; la vieille Mathurine et le parrain étaient en présence. Selon son habitude, la bonne femme avait pris la parole. Ce qu'elle racontait n'aurait pu exciter chez le plus brave la moindre ardeur belliqueuse : c'était Vincent Marlot, le plus beau garçon du pays, qui était revenu avec un bras de moins, Prudent Béliard ne quittant plus ses béquilles, et tant d'autres qu'on n'avait jamais revus parce qu'ils dormaient sur la terre étrangère, à Wagram, à Waterloo, partout où l'empereur avait mis le pied.

— Ah ! oui, parlons-en, dit le père Lascience l'interrompant, pauvre France ! que de sang elle lui a donné à celui-là !. Mes enfants, écoutez-moi bien ! Tant que nous ne saurons pas nous gouverner nous-mêmes nous mériterons qu'on nous traite de Turc à Maure ! Les lois d'un peu-



ple pour qu'elles lui soient avantageuses, doivent être faites par ceux qui les exécutent.

L'empereur était tout à fait maître de la France, vous avez vu, vous, les anciens, ce que devient un riche et beau pays dans les mains d'un despote. Rude leçon !

— Ah ! oui, feu ma cousine Félicité tremblait comme la feuille en racontant l'arrivée « des alliés » Oh ! la guerre ! c'est l'abomination de la désolation ! La preuve, c'est que je sais une chanson qui en parle... Attendez ! j'y suis :

Tu vas quitter le foyer de tes pères,  
Pauvre conscrit, pour t'en aller bien loin...

Tu vas quitter...

— Excusez, Mathurine, vous l'avez déjà dit !

— Certainement que je l'ai dit ; mais puisque la chanson recommence... Là ! il m'a fait perdre l'air, ce père Lascience !...

Tu vas quitter...

Tu vas quitter...

Je ne peux plus le retrouver à présent ! vous êtes bien avancé, vieux brouillon !

Tu vas quitter... le conscrit... de tes pères...

Pauvre foyer... pour t'en aller bien loin !

Tu vas qui...

Non, je ne chante plus ! Vieux sorcier ! il a tout mêlé dans ma tête !

— Mathurine, ne vous emportez pas ! c'est histoire de rire, la mère ! Je vais vous la chanter, moi, votre affaire... sur un autre ton, ma

chère ! pendant que vous cherchez votre air.  
 Vous connaissez tous celui de « *Fanfan la Tulipe.* » C'est le mien.

Un, deux, trois.

Du foyer qui t'a vu naître  
 Puisqu'il faut, jeune conscrit,  
 T'éloigner, boucle ta guêtre  
 Et marche ! — c'était écrit !  
 Tant qu'il reste un brin d'espérance  
 Il faut toujours dire : En avant !

Conscrit, en avant !  
 Sois toujours content,  
 Bon enfant,  
 Bénissant  
 L'existence !

Tant qu'il reste un brin d'espérance,  
 Il faut toujours dire : En avant !

Le soldat, dit un proverbe,  
 Quittant son pays natal,  
 Porte sûrement en herbe  
 Son bâton de maréchal...  
 Tant qu'il reste un brin d'espérance  
 Il faut toujours dire : En avant !

Soldat, en avant !  
 Sois toujours content,  
 Bon enfant,  
 Bénissant  
 L'existence

Tant qu'il reste un brin d'espérance,  
 Il faut toujours dire : En avant !

Tu rencontreras sans doute  
 Le chagrin et le souci,  
 Pour les chasser de ta route,  
 Chante-leur gaiement ceci :  
 Tant qu'il reste un brin d'espérance,  
 Il faut toujours dire : En avant !

Mon brave, en avant !  
Sois toujours content,  
Bon enfant,  
Bénissant  
L'existence.

Tant qu'il reste un brin d'espérance,  
Il faut toujours dire : En avant !

— Elle me plaît votre chanson, père Lascience, dit ma mère, c'est comme un baume sur le cœur.

— Je n'en demande pas davantage, et je m'en vais pour ne pas intimider la commère Mathurine. Elle va retrouver le fil de la sienne. A demain ! je ferai un bout de conduite au garçon.

Grâce à la gâllé du parrain, je me sentis un peu rassuré sur l'avenir et toute la nuit j'eus ce refrain dans la tête :

Tant qu'il reste un brin d'espérance,  
Il faut toujours dire : En avant !

Au point du jour, j'étais debout, le bon Pierre fut bientôt près de moi, ma mère allait et venait trouvant toujours quelque chose à mettre dans le ballot qui contenait ma garde-robe ; les voisins arrivèrent les uns après les autres ainsi que le parrain et Mathurine.

Mon cœur était serré ; mais le funeste numéro treize, par l'influence du père Lascience, ne me paraissait plus si terrible et si menaçant. Souvent une bonne parole suffit pour ranimer le courage le plus ébranlé. Ma mère me voyant calme dominait son chagrin.

Elle apporta sur la table une cruche de cidre et des verres que mon père emplit.

— Allons, les amis, dit le parrain en élevant le sien, à la santé du conscrit! Je vous parie qu'il nous reviendra plus savant que le maître d'école, plus faraud que monsieur le comte et plus avisé que Mathurine.

— Ça, fit-elle, s'il n'a pas l'entendement plus ouvert, on ne peut pas dire que c'est ma faute; l'ai-je assez prêché et prêcheras-tu? mais il y en a d'aucuns qui vous ôtent la croyance rien qu'en vous regardant!

Un coup d'œil indigné transperça le père Las-cienc.

— Sans rancune, ma vieille, lui dit-il en choquant son verre.

Mathurine grogna, mais n'osa pas refuser.

— A la vôtre, Marie-Jeanne! Aux paysans!

Vous riez, les enfants! Nous avons cependant grand besoin qu'on nous porte des santés nous autres qui sommes quasi morts dans les affaires du pays. Retenez bien ce que je vous dis: Un temps viendra où la parole d'un paysan vaudra celle d'un seigneur; où les grands personnages nous feront la cour à nous autres, pauvres gens, à seule fin de toujours nous dominer, de toujours tirer produit de nous, vous entendez? Ne vous laissez pas duper! Soyez du côté de ceux qui tiennent plus au bonheur du peuple qu'au pouvoir.

Mais je vois Marie-Jeanne toute distraite... n'ayez crainte! le garçon nous reviendra et vous serez joliment fière de lui donner le bras pour montrer ses galons d'or.

Ma mère ne répondit pas, elle fit semblant de



Va, lui dis-je, pauvre chien ! Tu ne peux plus me  
suivre (page 116).



chercher dans la huche pour qu'on ne la vit pas pleurer.

Un moment, l'émotion nous saisit tous. — Comment ! s'écria le parrain, est-ce que nous aurons des figures d'enterrement quand il va commencer à vivre ? Je vous dis, moi, qu'il porte sa chance avec lui !

— Treize ! murmura ma mère d'une voix tremblante.

— Verse encore un coup, père Daniel ! ça réchauffe le tempérament. Tout ira bien ! Il sait vouloir, le conscrit, et travailler donc, et faire ce qu'il doit ; je ne vous dis rien de plus :

Travail, honnêteté, volonté, c'est la graine du bonheur. Et maintenant, en route !

Ma mère éclata en sanglots.

— S'il pouvait seulement nous faire savoir de ses nouvelles comme Claude Galopin qui écrit comme un notaire !

— Mère, ne vous tourmentez pas ! je trouverai bien le moyen de vous annoncer que je suis en bonne santé.

— Adieu mon enfant, mon cher enfant !

Elle se jeta à mon cou.

— Adieu mère, adieu !

Je la pressai dans mes bras.

Le parrain tira ma manche.

— Viens, fillot !

Je le suivis n'osant me retourner. A peine j'avais fait quelques pas, que deux mains renversèrent ma tête en arrière, un baiser plein d'émotion et de larmes mouilla ma joue... M

mère s'enfuit en sanglotant dans son tablier.

Deux heures plus tard mon père et les amis me quittaient. Cruel moment ! J'embrassai en pleurant tous ceux qui m'étaient si chers.

— Bon voyage ! me crièrent-ils de loin, n'oublie pas le pays !

Je marchai alors d'un pas rapide.

Seul ! seul ! seul ! me disais-je, ni père, ni mère, ni parrain ! Personne ! plus rien ! plus d'ami !

Un souffle chaud effleura ma main pendante. C'était César ! c'était mon chien !

— Va ! lui dis-je, pauvre chien ! Tu ne peux plus me suivre ! Va !... et, je lui indiquai la direction prise par mon père.

Le bon animal comprit. Lentement il obéit. Il allait la queue entre ses jambes, tournant de temps en temps la tête vers moi ; du geste je l'excitais à continuer sa route...

C'est de lui que je reçus le dernier regard ami. Le lendemain, j'étais à Auxerre.



## CHAPITRE IX.

### En route!

Pour la première fois de ma vie je voyais une ville véritable, car je n'avais jamais dépassé Saint-Fargeau, un gros bourg des environs.

Quelle stupéfaction devant tant de merveilles ! Moi, qui ne connaissais que le clocher de mon village, je pouvais admirer de charmants morceaux d'architecture, dignes de la louange des artistes. Mon occupation le lendemain fut de parcourir la ville.

Les rues, bien qu'étroites et tortueuses, me semblaient superbes. Non, je ne m'étais jamais figuré tant de maisons réunies, tant d'étages les uns sur les autres, tant de toits groupés dont pas un seul n'était couvert en chaume.

Les places exigües me paraissaient spacieuses; quand je me trouvai sur celle qui, au centre, est ornée d'une fontaine, je restai dans une muette contemplation.

C'était un spectacle si nouveau pour un pauvre paysan de voir l'eau monter en gerbe scintillante

retomber en cascade, formant des nuées de perles multicolores, miroitant, jaillissant, étincelant comme si quelque fée des contes de Mathurine eût fait sortir de terre, d'un coup de baguette, une source de diamants.

En face, la vue embrassait les magnifiques promenades qui entourent la ville d'une verte ceinture, puis, j'arrivai au port, bordé d'un large quai où de grandes et jolies maisons reçoivent à flots les rayons du soleil.

Combien le monde me semblait beau et grand ! L'Yonne se développait à perte de vue, bouillonnant sous la roue active des moulins ; de légers bateaux se mouvaient avec l'aisance de nos canards sur un ruisseau ; à l'horizon, les coteaux de Migraine et de la Chalnette s'arrondissaient doucement à l'œil.

Que dirait Pierrot ! m'écriai-je, plein d'enthousiasme, un jour je lui raconterai tout cela ! Pour avoir plus à dire, visitons ce qu'il y a de remarquable.

Je débutai par la cathédrale. Mon étonnement fut grand devant la nef majestueuse ; les longues croisées aux splendides vitraux étincelant de mille couleurs, se projetant au loin en des variations infinies de teintes.

A gauche de l'autel, un vieillard à longue barbe blanche était représenté dans une chaire. Je supposai que cet homme, dont les traits étaient reproduits par le marbre, avait dû jouir d'une grande réputation.

En effet, c'était la statue du célèbre traducteur

de Plutarque, Jacques Amyot, dont les cendres reposent en cet endroit.

Dans une chapelle, s'élève le mausolée de Claude de Beauvoir, comte de Chastellux. Je sus plus tard pourquoi le chapitre d'Auxerre avait donné l'hospitalité dernière à ce seigneur.

L'histoire raconte que, vainqueur du connétable d'Ecosse à Cravant, il rendit ce bourg aux chanoines; ceux-ci, pour témoigner leur gratitude, lui conférèrent le canonicat, héréditaire pour l'ainé de sa maison; de sorte que, le seigneur de Chastellux était à la fois prêtre et laïque, et qu'il avait le droit les jours de cérémonie de paraître dans le chœur portant les habits de sa double condition.

Il était éperonné et botté, avait le baudrier par dessus un surplis, l'épée au côté, l'aumusse canoniale au bras gauche, le chapeau à plumes au bras droit et le faucon au poing.

Cet accoutrement bizarre, fit, paraît-il, beaucoup rire les courtisans de Louis XIV.

Un nouveau sujet de surprise pour moi furent les deux cryptes superposées qui se trouvent dans l'église. — Qu'aurait dit Pierrot? .

Après avoir bien regardé, bien admiré, je voulus connaître les autres édifices; mais mon début avait été heureux, la cathédrale ne le cédait à aucun autre en beauté, en délicatesse et en richesse de détails.

A l'abbaye de Saint-Germain reposèrent longtemps les restes de son fondateur, ainsi que les corps de soixante autres saints, dans des grottes

creusées par Conrad, beau-frère de Louis le Débonnaire.

Deux visiteurs étrangers se trouvaient en même temps que moi dans l'église ; ils parlaient assez haut, j'appris ainsi qu'en 1636 on avait ouvert un pilier creux, portant cette inscription : *Polyandron*, et que les ossements de trente martyrs avec les instruments de leur supplice en avaient été retirés.

— Ne trouvez-vous pas, dit l'un des deux personnages à son ami, que ce pays est plein de légendes ? Il doit régner dans les campagnes des superstitions effroyables.

— Plus encore que vous ne pouvez le supposer, il semble qu'on est toujours au temps où une assemblée fut tenue par saint Aunaire ; c'était, je crois, en 581, il y fut interdit formellement par un article de faire des vœux à des arbres, à des buissons ou à des fontaines.

— Est-ce possible !

— Et par un second, d'enterrer deux morts l'un sur l'autre, afin qu'au jour de la résurrection, au premier coup de la trompette angélique, chacun pût être debout immédiatement.

— Vous plaisantez ?

— Pas le moins du monde ! et même vous saurez tout à l'heure bien d'autres choses que l'ignorance des paysans tient pour article de foi. Figurez-vous..

Les étrangers s'éloignèrent à mon grand regret, je pensai qu'ils auraient bien ri de l'effet produit par mes herbes et l'eau de la fontaine du

Nain ; je me hâtai de sortir de l'église pour mettre à profit les courts instants de liberté qui me restaient encore.

Un monument original m'arrêta dans la rue de l'Horloge ; c'est ce qu'on appelle la Tour-Gaillard, cyclope portant au front son cadran décoré d'arabesques. Le soleil et la lune, qu'on voit tels qu'en la lanterne magique, sont mus par un mécanisme ingénieux et indiquent l'heure solaire et les phases de la lune.

Ah ! Pierrot, cousin Pierrot, disais-je en secouant la tête, tu n'as jamais vu pareille chose de ta vie !

Pendant que je me livrais naïvement au plaisir de considérer cet objet intéressant, un de mes nouveaux compagnons, conscrit comme moi, me frappa sur l'épaule.

— Eh ! camarade, fais-tu un tour avec moi ?

— Non, je rentre, merci.

— Nous avons le temps ; allons voir la fameuse fontaine dont tout le monde parle ici.

— Celle de la place ?

— Pas du tout ! la fontaine mystérieuse...

— C'est une fatalité, murmurai-je, les fontaines merveilleuses me poursuivent .. — Oh ! les fontaines... connu !

— Écoute, histoire de me faire compagnie... je suis curieux, moi ; cette fontaine me trotte dans l'esprit... chez nous, on n'a jamais pu arriver à faire la renommée d'une seule..., il aurait fallu la croix et la bannière, comme on dit... I

paraissait qu'il y a de la magie et quelque chose d'écrit qui est une prédiction.

— Tu sais lire, toi ?

— Heu ! approximativement.

— Allons !

Nous montons jusqu'à la fameuse fontaine, située hors de la ville. De l'eau verdâtre remplissait une excavation.

La voilà !

— Vraiment, cela ne vaut pas la peine de se déranger. Comment pourras-tu déchiffrer ce qui est écrit au fond ?

— Avec les yeux de la foi apparemment. C'est de circonstance... Eh ! non avec les lunettes de cette brave femme qui s'avance... Bonjour, la mère ! Vous allez loin avec votre paquet ?

— Vous êtes bien honnête, conscrit, je vais loin... sans aller loin..

— Dites donc ? Si c'était un effet de la vôtre. Ah ! faites excuse ! Vous êtes du pays ?

— J'en suis comme qui dirait... sans en être... vous entendez ? Je suis Bourguignotte.

— Vous pourriez peut-être nous dire ce qu'il y a d'écrit dans cette fontaine ?

— Oh ! ça, vous vous adressez bien. Pour commencer, vous saurez que cette eau vient d'une source... Vous comprenez ? Sous l'eau, il y a une pierre . Sur la pierre on lit ces mots.

(Elle prit une voix caverneuse.)

*Celui qui lèvera cette pierre  
Périra  
Et toute la ville  
Sera inondée.*

— A-t-on jamais essayé de lever la pierre pour voir si la prédiction se réaliserait ? dis-je.

— Il y a eu des gens assez impies pour cela, fit-elle en levant les yeux au ciel, ma mère me l'a raconté bien des fois. Figurez-vous que trois ou quatre forts garçons avaient juré de lever la pierre ; ils vous prennent des cordes, des barres de fer, des pics, des crocs et un tas d'outils pour en venir à leur fin... Voilà le plus grand qui crie : « Hardi ! Nous la tenons ! » Tiens ! le petit à ma fille... Je viens, petiot !... Les trois autres... Puisque je te dis que je viens ! Est-il insupportable ! Il faut que je m'en aille, il ne me laissera pas tranquille ! A vous revoir, militaire.

— L'ont-ils levée, la pierre ?

— Oh ! Vous savez... Bon ! Voilà le petit par terre !

La vieille courut à lui.

Rentrons, dis-je en riant, nous avons vu la fontaine sans la voir, appris l'histoire sans l'apprendre, c'est suffisant... sans l'être. J'ai tant de choses nouvelles dans les yeux et dans la tête que je ne serai pas fâché de me reposer.

Lorsque je fus seul, je me mis à réfléchir. A peine le pied hors du pays un monde inconnu

surgissait devant moi. Tout m'étonnait, me bouleversait, me faisait sentir mon ignorance. Là-bas, chez mes parents, pour être estimé, pour me trouver au niveau des plus importants, que me fallait-il ? L'honnêteté, du travail et un peu de bien au soleil.

Combien je sentais tout ce qui me manquait, je voyais un abîme entre l'homme instruit et l'ignorant ; je résolus de le franchir et d'aborder du bon côté. Pour cela, j'observerais sans cesse, j'apprendrais autant que je le pourrais de toutes façons. Non, non, je ne retournerai pas au village « gros Jean comme devant », m'écriai-je saisi d'une ardeur généreuse.

Pierrot, que diras-tu quand je serai savant ? Et la pauvre mère ? Et le père, et le parrain, et les autres ?

« Bonnes gens ! C'est-il possible ! Avec un numéro de malheur comme celui qu'il a pris ! »

Je m'endormis rêvant à eux, leur parlant des splendeurs d'Auxerre ; j'entendais Pierrot m'interrompre à chaque instant en poussant des cris d'admiration. Le parrain, me touchant l'épaule, me montrait du doigt un long chemin : — Tout droit ! — disait-il ; et, comme j'essayais en vain de déchiffrer l'écrêteau indicateur, une voix me souffla à l'oreille :

Travail, — Honnêteté, — Volonté.

Je fus incorporé au 43<sup>e</sup> de ligne alors en garnison à Perpignan ; je dus, avec les autres conscrits, aller rejoindre mon régiment sous la conduite d'un officier. Deux cents lieues à faire par



étapes pour mon premier voyage, que souhaiter de mieux, désirant m'instruire ?

La belle bande d'aspirants généraux que nous faisons ; allant, notre léger bagage sur le dos, devisant, narrant, riant, chantant ou maugréant selon le caractère.

La plupart, ainsi que moi, ne savaient ni A ni B, et n'avaient jamais quitté leur village. On marchait bien, on était robuste et agile, et on avait un appétit de vingt ans. Un des camarades surtout se faisait remarquer par sa prodigieuse facilité d'absorption ; le malheureux n'était jamais rassasié quelle que fût la quantité de nourriture qu'il eût prise ; comme il était natif d'Avallon, on ne l'appelait que du nom de son pays.

En vain nous lui abandonnions chaque jour une partie de notre nourriture, sa faim n'en était point apaisée ; c'était à faire frémir.

Encore, si sa figure eût fait honneur à son estomac ; mais la maigreur du pauvre Avallon devenait proverbiale parmi nous.

Il a le ver solitaire dirent tout bas quelques-uns au sergent de recrutement.

— La chose est péremptoire ! répondit gravement celui-ci, le major opinerait indubitablement, s'il assistait comme moi à sa sustentation.

— Moi, reprit Colas, surnommé le Malin, ce pauvre Avallon me remet en mémoire quelque chose que je vais vous conter pour charmer nos loisirs, comme on dit dans le beau monde

— Attends ! Voilà les autres qui viennent !

— Je commence : le nombre de mes auditeurs est suffisant.

Il y avait une fois dans mon pays, un gars qui possédait le ver solitaire ni plus ni moins qu'Avallon, il faut vous dire que lui, il l'avait de jeunesse, ce qui fait qu'ils se connaissaient tous deux comme vous et moi. N'empêche qu'on alla trouver une vieille femme nommée Scolastique qui, moyennant trente sous, faisait des neuvaines pour les paysans ; c'était quarante sous pour le bourgeois. La pratique ne manquait pas !

Elle gagnait gros, vu que, dans son métier, elle n'avait pas à chômer le dimanche et pouvait toujours travailler sans péché, mais la bête avait la vie dure et la vieille Scolastique fut obligée de donner sa langue aux chiens... peut-être aussi qu'elle avait brouillé ses neuvaines.

Le ver résidait donc toujours en paix dans son logement.

Quand son patron vit cela, il se dit : « Il faut vivre avec son ennemi ! » Il se moqua de la vieille Scolastique et jeta par la fenêtre les drogues que le charron son voisin lui avait données.

Immédiatement le ver s'apercevant qu'on ne lui cherchait plus noise, ne bougea ni pied, ni patte, mais quand il avait faim, il remontait à la gorge du gars et frappait trois coups : toc, toc, toc... et il ouvrait la gueule. Son propriétaire pour avoir la paix lui servait à manger... si le manger ne lui convenait pas, il frappait plus fort et se mettait en colère, quand la pitance lui

plaisait, il faisait tranquillement son repas et s'en allait sans rien dire.

— Où ça ? interrompit un gros conscrit.

— Tiens ! cet autre... où ça ?.. Dans sa propriété, parbleu !

— En voilà un locataire ! Je lui aurais envoyé une assignation en règle pour l'obliger à déloger, moi, puisque ni drogues, ni neuvaines... Dis donc, Colas, ton pays aurait dû le montrer à la foire son habitant puisqu'il était si bien apprivoisé.

— Il avait du bien.

— Ah ! tu m'en diras tant..

— Ecoutez ! vous avez l'air de rire... la main sur la conscience, ce n'est pas des menteries, aussi vrai que je m'appelle Colas !

— Alors, il aurait dû le tirer par la tête quand l'autre venait cogner.

— Il aurait dû... Jeannot va ! — quand l'autre voyait qu'on le guettait, preste ! il se renfonçait.

— Comme un escargot dans sa coquille ?

— Conséquemment.

Le lieutenant qui passait se mit à rire.

— Tu vois, dit le gros conscrit, le lieutenant se moque de toi.

— Le lieutenant ! d'abord, si vous ne me croyez pas, je ne vous contera plus rien ; et puis, je te que c'est dis vrai ? tu peux le demander à chose... sa mère était la cousine de la sœur de son père...

— De qui ? du ver solitaire !

— Eh ! non, du pays !

— Taisez-vous donc ! Avallon vient faire son tour... Pauvre Avallon !

Le reste des provisions lui fut offert.

En arrivant à Perpignan, le sac que chacun de nous portait fut examiné, la quantité de linge et de vêtements constatée, j'eus la satisfaction de le conserver ma masse intacte.

La masse, à cette époque consistait en un capital de quarante francs donné par l'Etat à chaque homme pour les dépenses de son habillement. Un conscrit, ayant le bonheur d'être pourvu du nécessaire, économisait d'autant sur son avoir.

Lorsque mon sac fut à peu près vide, je le pris d'une main pour l'enlever et céder la place à un autre... tout-à-coup, j'entendis comme un son métallique.

Plein d'étonnement, je le fouillai.

Comment contenir mon émotion en reconnaissant une étoffe ancienne confectionnée en bourse.

Chère mère! elle avait mis là toutes ses économies!

Si je n'avais été en public, j'aurais pleuré d'attendrissement!

Le tour d'Avallon vint de présenter son sac à l'inspection, nous nous regardions tous très intrigués; ce sac était gonflé comme une outre près d'éclater.

—Voilà un gaillard bien monté! murmura l'officier.

— Il a de la chance! sa masse ne sera pas entamée.

On ouvrit le sac malgré la résistance craintive d'Avallon.

— Ah ! mon lieutenant, cria le caporal, il ne redoutera pas la famine, tenez ! tenez ! tenez !

Il tirait des croûtes de pain et encore des croûtes de pain ; mais pas autre chose. Avallon confus baissait la tête. Toutes les bouches étaient ouvertes d'ébahissement devant cet énorme tas suffisant pour nourrir six hommes.

— Nous mettrons ordre à cela ! dit le lieutenant.

Peu après, le conseil de révision renvoya ce malheureux dans ses foyers, le regardant sans doute comme incurable ; aucun de nous n'envia son sort.

Lorsqu'on eut reconnu ce que chacun de nous possédait, on nous distribua des habits, des uniformes ; je déposai mes vêtements de paysan.

Quant je me vis avec le pantalon d'uniforme, la grande capote et le bonnet de police, je ne me sentis pas précisément à mon aise ; mais au bout de huit jours, on commençait déjà à pencher son bonnet sur l'oreille et à prendre une tournure martiale et dégagée.

En endossant le costume militaire il me sembla que j'étais un autre homme ; l'ignorance me pesait de plus en plus. Dans mon village, parmi des gens illettrés, de vifs désirs d'apprendre s'étaient par intermittence emparés de moi ; l'impossibilité seule m'en avait fait rejeter la pensée, je m'étais résigné, me livrant de tout cœur aux travaux habituels à ceux de ma condition ; mais lorsque je pus comparer et juger, convaincu que l'ignorance est la véritable cause d'inégalité en tre

les hommes' qu'elle les maintient dans une enfance perpétuelle, et les livre sans défense à l'imposteur, à l'hypocrite et à l'intrigant, mon parti fut pris d'entrer immédiatement à l'école.

## CHAPITRE X.

### L'Ecole.

Me voyez-vous, à l'âge de vingt et un ans, assis devant une table avec quelques camarades et les enfants de troupe, traçant des lettres sur le sable au moyen d'une pointe ?

C'est que, il y a quarante ou cinquante ans, on n'avait pas pour apprendre à lire et à écrire les méthodes rapides en usage aujourd'hui, et puis, le papier était cher, on ne le prodiguait pas aux commençants.

Avec quel soin je cherchais à dessiner la forme des lettres de mon modèle ! A la moindre incorrection je passais légèrement mon doigt sur le sable et je m'efforçais d'arriver à une reproduction exacte, sans jamais me décourager.

Bientôt, satisfait de mon travail, on me donna une ardoise.

J'épelais tout bas avec la plus profonde attention ce que je devais copier ; si j'étais embarrassé, je me renseignais auprès d'un élève plus avancé que moi sans m'en sentir aucunement humilié, l'ignorance seule me paraissant le comble de l'humiliation.

En peu de tembs, je fus à même d'imiter complètement les tableaux placés devant nos yeux; alors, l'officier qui dirigeait la classe me trouva capable d'écrire sur du papier.

Oh ! la première feuille que j'eus devant moi.. Si vous saviez ! J'étais là, je la regardais avec bonheur n'osant la toucher de peur de la gâter... Je prenais ma plume, je la posais sur la table, je passais mes mains sur les pans de ma capote... ja reprenais ma plume... Tout-à-coup le bahnt-étude du vieil oncle m'apparut, il se mit à danser de joie sur ses pieds antiques me voyant une plume à la main ; ses moulures brunes me paraissaient les plissements d'un joyeux sourire, il jetait en l'air ses parchemins jaunis en criant : « Voilà notre garçon qui devient savant, enfoncé le vieux notaire ! je reprends du service ! »

Un camarade me poussa le coude :

— Tu n'écris donc pas ?

Brusquement arraché à ma vision, je commençait ma page, me reculant à chaque ligne pour juger de l'effet.

Enfin, je possédais donc la clé des sciences !

Le lieutenant s'étonnait de mes progrès et il me témoignait une bienveillance particulière ; craignant d'exciter la jalousie de mes condisciples, il corrigeait mon dexoir le dernier on me donnait à faire quelque chose qui m'obligeait à rester après les autres, de façon à s'occuper de moi quand la classe était finie.

En sorte qu'en six mois je savais lire couramment et écrire lisiblement.



Je n'étais pas fort sur l'orthographe, cependant je n'aurais pas, ainsi qu'un de mes condisciples, mis dans la suscription d'une lettre : département de l'N, ou, comme cet autre, sur un rapport :

I manc catrom.

Mon rêve se réalisait, je pouvais, de ma propre main, sous ma seule inspiration, écrire au pays, voici en quels termes je le fis :

« Mon cher père et ma chère mère,

» Je vous écris pour vous dire que je me porte bien, je désire que la présente vous trouve de même ainsi que le parrain et les amis.

» Jusqu'à ce jour, le numéro treize ne m'a pas porté malchance, au contraire ; il ne faut pas vous tourmenter à cause de lui.

» Je vous dirai que je suis très satisfait de l'état militaire, vu qu'il m'a procuré l'occasion d'apprendre à lire et à écrire par moi-même, comme il est visible par la présente.

» Je vais à l'école, mes chers parents, conjointement avec les camarades et les enfants de troupe, et même à l'école de comptabilité, partout enfin où il y a moyen d'apprendre ; avec l'exercice et le reste du métier, je n'ai guère de temps pour l'amusement, c'est pourquoi le capitaine m'a dit l'autre jour :

« Mon pauvre garçon, vous ne pourrez jamais faire tant de choses ! » Et il m'a fait exempter des corvées.

» Vous pensez, ma chère mère, qu'après cela j'ai du cœur à l'ouvrage. J'espère que vous serez contente de voir mon écriture et que vous la montrerez au parrain, à seule fin de lui prouver que je fais cas de ses conseils et que je m'instruis de plus en plus dans la lecture, l'écriture et le calcul.

» Quand je reviendrai au pays, je crois que le maître d'école d'Auxerre me cherchera querelle pour la chose que j'en saurai plus long que lui, c'est une manière de vous dire qu'il ne faut pas pleurer à cause du numéro treize, et que toutes les racontances qu'on fait là-dessus — c'est des bêtises !

» Il paraît, au dire du caporal Durcapet, une vieille moustache, que je ferai mon chemin vraisemblablement avec les travailleurs et les bons sujets.

» Vous saurez que le lieutenant qui nous fait la classe est la crème des hommes. Il s'appelle Renaud. C'est lui qui, dans cette lettre, va mettre l'orthographe, ce qui est, selon lui, arranger les mots à la façon des savants.

» Je ne vous en dis pas davantage pour le moment, dans l'espérance que mon écrit vous fera plaisir.

» Adieu, mon cher père et ma chère mère, ne pensez plus au numéro treize ; je crois positivement que le parrain a raison, qu'un chiffre ne fait ni bien ni mal et qu'on est maître de sa propre chance.

» Le bonjour, s'il vous plaît, au parrain, à

Pierrot et à tous ceux du pays ; une poignée d'avoine à la Brune et une caresse à César.

» Je finis ma lettre en vous embrassant et je suis en attendant de vos nouvelles,

» Votre fils,

» DANIEL. »

Transporté de joie, je mis ma lettre à la poste. En chemin, je me représentais son arrivée ; le facteur heurtait à la porte :

— Monsieur, Monsieur Joseph Daniel...

Il tendait la lettre.

— Mon Joseph ! criait ma mère, viens donc, Joseph, une lettre... une lettre pour nous !

— D'où vient-elle, facteur ?

— De Perpignan.

Mon père accourait.

— Lisez-nous ça, facteur !

En un clin d'œil la nouvelle se répandait dans le village, on arrivait, on faisait cercle.

— Ah ! bonnes gens ! qu'il est savant ! Il fera son chemin, ce gaillard-là, je vous l'ai toujours dit moi, Marie-Jeanne, vous savez bien ! Ce n'est pas au pays qu'il se serait éduqué comme ça !

J'étais ravi.

J'entendais le parrain :

« Encore une *bouchure* de sautée ! il sait lire » et écrire, avec ça, on va loin ! »

Je me frottai les mains de satisfaction disant : Qu'ils sont contents ! Pourtant, qui l'aurait cru il y a six mois ?

Plus j'étudiais, plus le désir de savoir s'allumait

en moi, le lieutenant Renaud me prêtait des livres que j'étudiais avec ardeur ; à mesure que je m'instruisais, une sorte de lumière grandissait dans mon esprit et me montrait toute chose sous un aspect nouveau, j'en concluais que l'ignorance est la pire des cécités.

Quoique je songeasse souvent au pays, ma gaiété revenait, je m'efforçais d'accomplir strictement mon devoir, mes chefs n'avaient pas d'observations à me faire touchant la discipline. Les camarades m'estimaient et les études allaient bon train. Ma satisfaction était grande.

Cependant, je ne restais pas toujours penché sur des livres, ne prendre aucune distraction, c'eût été le moyen de ne rien faire de bon et de ne pas pouvoir persévérer dans le travail ; car il est nécessaire dans l'intérêt de la santé et des progrès intellectuels, de se reposer et de se récréer.

C'était un vif plaisir pour moi de parcourir le pays original et pittoresque où nous tenions garnison ; le Roussillon était véritablement plus digne de mon admiration que la modeste ville d'Auxerre.

Si quelques parties sont desséchées par le soleil de juillet, que de magnifiques compensations !

Voyez les champs de mûriers, aux fruits semblables à une agglomération de perles, les oliviers touffus au pâle feuillage, les orangers aux brillantes pommes d'or... et là, de ce côté, d'épaisses haies portant les fleurs pourprées du grenadier.

Dans les terrains incultes croissent la lavande et le serpolet, le genévrier et le romarin tous ces parfums mêlés, fondus, imprègnent l'air des plus suaves émanations.

C'est la splendeur d'une végétation d'Orient. Une température de printemps et un joyeux soleil éclaire et échauffe cette terre favorisée quand, dans notre Bourgogne, on se serre bien près les uns des autres devant la flamme de la haute cheminée, aussi la vigne, sous l'action de cette chaleur bienfaisante, porte des fruits savoureux et donne à l'homme un breuvage abondant et délicieux.

Perpignan est placé dans une vaste plaine, au pied d'une colline, à deux lieues de la mer, sur la droite d'une petite rivière, la Tet. En été, rien n'est plus facile que de la traverser à pied sec, mais à l'époque de la fonte des neiges ou des pluies dans la montagne, c'est un fleuve impétueux qui sort de son lit et dévaste tout sur son passage.

Du haut des remparts, on a devant soi un panorama d'une grandeur imposante : l'immense plaine est bordée de montagnes : au nord, se déploie la chaîne des Corbières ; au couchant, le mont Canigou domine toutes les hauteurs environnantes ; au levant, de charmants coteaux s'entr'ouvrent et laissent voir au loin les flots bleus de la Méditerranée ; au sud, les Pyrénées forment une limite naturelle entre la France et l'Espagne.

Mais, ces montagnes n'ont pas l'aspect rude et sévère de la stérilité, les roches sont presque

toutes couvertes de riches forêts de chênes, de châtaigniers, de frênes et de liège, ou couronnées d'arbres toujours verts ; des plateaux étendus présentent de fraîches pelouses parsemées de fleurs et sillonnées de nombreux ruisseaux.

Tel est le *Pla-Guillem* sur le Canigou. Le Canigou ! c'est l'orgueil du Roussillonnais ! le voilà, dressant sa cime altière entre ses sœurs ; elle est si haute qu'on peut l'apercevoir à plus de trente lieues, dépassant le niveau de la mer de quatre cent quatre-vingt-cinq mètres.

Couvert de neige pendant sept mois de l'année, le Canigou garde cependant du côté nord des neiges éternelles dans les larges crevasses de ses flancs ; c'est au lever du jour qu'il se montre dans toute sa beauté.

Un des hommes les plus illustres de notre temps en a fait la peinture suivante :

« La plaine n'avait encore reçu aucun rayon  
 » du soleil, lorsque tout à coup le Canigou reçut  
 » sur son front une teinte rose, qui, se mariant  
 » à la blancheur des neiges produisit une nuance  
 » d'une inexprimable douceur : cette bande lumineuse, s'agrandissant par l'élévation progressive du soleil, le pic supérieur semblait  
 » croître à mesure qu'il s'éclairait. Bientôt le  
 » mont tout entier fut inondé de lumière et de  
 » pourpre ; alors toutes les formes cachées dans  
 » l'obscurité se dessinèrent à la fois, toutes ses  
 » saillies ressortirent, toutes ses profondeurs  
 » semblèrent s'enfoncer, et il parut acquérir une  
 » réalité qu'il n'avait pas. »

Un fait qui a excité bien des commentaires, sur quoi on n'avait, au temps dont je parle, aucune donnée certaine, c'est, dans une des parties supérieures du Canigou, l'existence d'une grande ouverture autour de laquelle sont scellés de gros anneaux de fer.

— Était-ce comme on le suppose dans le pays, l'entrée du puits d'une mine? Les anneaux servaient-ils à soutenir les cordes montant et descendant les hommes et les fardeaux? Je suis forcé, ainsi que bien d'autres, de rester sur cette interrogation.

Le Canigou est, comme on sait, un contre-fort secondaire des Pyrénées dont la chaîne commence au sud-est de Perpignan; de l'autre côté, c'est l'Espagne où l'on peut entrer par quinze passages ou cols.

Un de ces passages jouit d'une certaine célébrité à cause de l'acte de patriotisme qui en fut le théâtre en 1793.

Les Espagnols sachant que la frontière n'était pas gardée, résolurent de pénétrer en France par le col de Banyuls, le seul qui, à l'extrémité des Pyrénées, peut conduire de Catalogne chez nous.

La commune de Banyuls, composée d'environ mille habitants fut sommée par le général ennemi de se rendre immédiatement et menacée en cas de résistance d'être passée au fil de l'épée.

Sylvestre Douzan, délégué par ses compatriotes, alla porter aux envahisseurs ces magnanimes paroles : « Les habitants de Banyuls sont

» français, ils mourront tous pour l'honneur et  
 » l'indépendance de la France. »

A cette fière réponse, trois mille Espagnols s'engagent dans les gorges de la montagne; mais la petite population s'est levée tout entière et court à la défense; les hommes ont pris les armes, les femmes et les enfants apportent des munitions; ces mille cœurs d'hommes, de femmes et d'enfants ne font qu'un, sous l'étreinte de ce grand sentiment : l'amour de la patrie.

Ils harcèlent l'ennemi, s'opposent à sa marche, le découragent, l'attaquent lui font éprouver des pertes cruelles et le mettent en fuite.

Bien des fois, j'ai contemplé avec émotion cet horizon de montagnes, en pensant au mémorable exemple qui y fut donné; et, rentrant en ville, à la vue des enfants qui jouaient dans les rues, je me disais: Voilà des faits qu'on devrait citer à ces petits, afin qu'ils s'en souvinsent à l'occasion quand ils seront grands.

Après m'être délassé l'esprit par des promenades utiles à mon instruction, j'avais hâte de reprendre mes livres, je pressais le pas en traversant la place d'armes dont l'un des plus grands côtés est occupé par les casernes.

Ces habitations spacieuses furent bâties par Louis XIV pour contenir cinq mille hommes. Un autre édifice était aussi réservé aux troupes, le *Castillet*, monument gothique très remarquable, dans lequel cependant on n'entraît toujours qu'à contre-cœur, le *Castillet* étant la prison militaire.



Comme si l'on n'était pas sans cesse captif dans une ville fortifiée.

Perpignan, ainsi que toutes les villes frontières, l'est nécessairement; sa citadelle, qui domine la ville neuve et la ville vieille, est entourée d'une triple enceinte, ce qui met en état de résister à trois attaques de l'ennemi.

Un peu en dehors de la ville coulent deux sources, distantes l'une de l'autre d'environ cent mètres: elles ont ceci de particulier que l'une est chaude et l'autre froide; cela me parut plus digne d'attention que la fontaine ensorcelée d'Auxerre.

La vue d'une chose nouvelle, d'un fait étrange, ne me laissait plus ébahi comme lorsque j'avais quitté mon village, je demandais des explications à ceux qui savaient et l'étude m'était à la fois facile et charmante.

Un jour que j'étais allé voir les danses bizarres des paysans, je fus tout étonné de ne pas comprendre un seul mot de leur langage; c'est, me dit-on, qu'ils parlaient un idiome n'ayant rien de commun avec le nôtre, la langue catalane qui remonte à une haute antiquité. Au XI<sup>e</sup> siècle, ses troubadours jouissaient d'une grande célébrité, on assure que trois cents ans plus tard, alors que notre langue française n'était pas formée, les Catalans avaient un dictionnaire de rimes, un art poétique, partant, une grammaire.

Les mœurs singulières du pays étaient pour moi un sujet de piquantes observations. Le goût des indigènes pour les courses de taureaux con-

trastait, à mon avis, avec leur dévotion excessive; mais leur franchise, leur amour de l'indépendance me plaisait, et je trouvais d'une extrême justesse ces lignes écrites en 1655 au comte d'Estrades par Pierre de Marca :

« Le seul moyen de les gagner consiste à leur  
 » témoigner que l'on estime leur courage, leur  
 » constance et leur adresse politique (car ils se  
 » piquent fort de cela), à quoi il faut ajouter les  
 » caresses et le soulagement du peuple, autant  
 » qu'il se peut; ils contribuent à ce qu'ils peuvent quand ils y sont conviés de bonne grâce,  
 » mais ils ne peuvent souffrir ni l'injure personnelle ni la violence réelle. »

En quelques mots on me fit complaisamment l'histoire du Roussillon tour à tour asservi, disputé et soumis par des maîtres de nations étrangères; un siècle après qu'Annibal eut franchi les Pyrénées, il était aux Romains; puis, il appartint aux Wisigoths, ensuite aux Sarrasins. Pépin-le-Bref s'en empara et le fit gouverner par des comtes qui déclarèrent le comté héréditaire dans leur famille. Il passa sous l'autorité des rois d'Aragon, puis dans l'apanage du roi de Majorque, Jean II qui l'abandonna à Louis XI, ne pouvant tenir certains engagements envers lui; mais les Roussillonnais refusèrent de se laisser céder, d'être le prix d'un marché conclu entre souverains; le roi de France vint en conséquence mettre le siège devant Perpignan.

En ce temps-là, 1475, le bourgeois Jean Blanca était consul de la ville, son fils fut fait prisonnier

dans une sortie et gardé comme otage. Un héraut parut et déclara que si la ville n'ouvrait pas ses portes, le jeune homme périrait.

— « Allez ! s'écria l'héroïque citoyen, les liens » du sang et l'amour paternel ne me feront ja- » mais trahir ma patrie ! »

Et, sous ses yeux, son fils fut foudroyé par le feu de l'ennemi.

J'étais véritablement à l'école du patriotisme le plus pur dans ce beau et généreux pays, j'en recherchais les leçons, comprenant que ce qui fait la force et la grandeur d'une nation, c'est l'amour passionné de ses enfants.



Un héraut parut (page 143).

## CHAPITRE XI.

### Heur et malheur.

Une grande revue du colonel fut annoncée pour la fin de la semaine, il devait choisir des hommes pour compléter les compagnies de voltigeurs ; or, les voltigeurs formant une compagnie d'élite, ceux qui seraient désignés pour en faire partie avaient dû se distinguer par leur bonne conduite, une tenue irréprochable, leur intelligence et leur instruction.

Le grand jour arrivé, tous, bien soignés, bien propres, bien *astiqués*, nous étions, au commandement du lieutenant, immobiles sous les armes, les officiers supérieurs et le colonel passaient en nous examinant.

Le colonel s'arrête brusquement devant moi et se tourne vers le capitaine :

— Capitaine, voilà comment il me faut des voltigeurs !

— Mais, mon colonel, c'est qu'il est porté pour être caporal.

— Ah ! eh bien ! à la première vacance vous me le proposerez.

Quelle joie pour moi ! une vacance ne pouvait tarder à se produire.

Je ne rêvais plus qu'épaulettes « à graines d'épinards », plumet ondulant aux mouvements de la tête ; en attendant cette vacance tant désirée , j'étais, en imagination, plus que caporal ; et je voyais mes premiers galons surpasser en éclat ceux du caporal Durcapet.

— Dites donc, Daniel, s'écria ce vieux troupien en entrant dans la chambrée, avez-vous appris la nouvelle, momentanément ?

— Quelle nouvelle, caporal ?

— La nouvelle que je vais subsidiairement vous annoncer.

— Moi, je ne sais rien.

— Eh bien, mon garçon, aussi vrai que je descends d'Hurcapet qui était donc la forte tête de son endroit, au dire des anciens, je me suis laissé conter que le ministre de la guerre se mêle de nos affaires présentement.

— C'est assez naturel !

— Oh ! je ne le blâme pas cet homme ! du moment que c'est mon supérieur, ça suffit ! seulement, mon petit, ça va te défriser...

— Pourquoi ?

— Par la raison péremptoire et subséquente que tu ne seras pas de sitôt l'égal de ton chef qui te parle par ma bouche.

— Je ne comprends pas !

— Il ne comprend pas ! Conscrit va ! Indubitablement tu as encore besoin d'aller à l'école : l'orifice de ton entendement réclame la manœu-

vre d'un tire-bouchon intellectuel... et moral. Je  
vais mettre la chose à ta portée : Le ministre de  
la guerre s'est dit : « Il y a dans chaque compa-  
gnie un flâneur de sergent et deux caporaux qui  
lui emboitent le pas, ces malheureux me man-  
gent mon budget jusqu'à la moelle des os... une  
— deusse — supprimés !

— Quoi ! on supprime un sergent et deux ca-  
poraux par compagnie ?

— Oui, conscrit, rien que ça !

— Mais alors, l'avancement qui m'était promis...

— Ratiboisé !

Je restai stupéfait.

— Que veux-tu, mon garçon ? les chefs sont  
les chefs apparemment... il n'y a pas à dire :  
« C'est ci ! c'est ça ! » pas vrai ? Tu n'es qu'un  
subalterne, n'est-ce pas ? tais-toi, fais comme  
moi : cultive la philosophie !

Le caporal s'éloigna d'un air digne. J'étais dé-  
solé. M'être tant réjoui d'avance à la pensée d'é-  
crire chez nous : « Mes chers parents, je suis  
caporal ! » peut-être maintenant me faudrait-il  
attendre longtemps !

Le souvenir du pays et cette première décep-  
tion firent soudain jaillir de ma mémoire ce cou-  
plet du père Lascience :

Tu rencontreras sans doute  
Le chagrin et le souci,  
Pour les chasser de ta route,  
Chante-leur gaiement ceci  
Tant qu'il reste un brin d'espérance,  
Il faut toujours dire : En avant !

Oui ! le parrain a raison, m'écriai-je, j'ai l'espérance, je serai fort ! qu'importe un léger retard ! Je n'en ferai pas moins mon devoir et je ne me laisserai, certes, pas abattre par la tristesse et le découragement. Au premier choc je faiblirais ! non, non ! Ce n'est pas en vain que j'ai reçu le mot d'ordre de la vie :

*Travail — honnêteté — volonté.*

Donc en avant !

Mon parti pris d'une manière inflexible, j'éprouvai un grand contentement intérieur et je continuai mes études avec zèle.

J'assistais régulièrement aux cours de comptabilité où l'on forme les fourriers, chargés de tenir les registres et de faire toutes les écritures ayant rapport à la compagnie.

Comme la classe était commencée et que je me penchais sur mon cahier avec une extrême attention, un mouvement se produisit dans l'école. Le colonel entra.

Le lieutenant Renaud alla le recevoir et tous deux se mirent à causer en marchant doucement. Il me sembla que le colonel me regardait. En effet, il s'avança, prit mon travail dans ses mains et l'examina.

Le cœur me battait ; mais, hélas ! plus d'avancement à espérer ! Je n'avais pu être voltigeur parce que j'étais porté pour être caporal, et subitement, par suite d'une décision ministérielle, mes galons de caporal étaient remis aux calendes grecques.



C'était vraiment fatal !

— Ces cahiers sont propres et bien tenus, dit le colonel, quelle superbe écriture !

Et se tournant vers le lieutenant :

— Pourquoi ce jeune homme n'est-il pas aux voltigeurs ?

— Mon colonel, vous vouliez l'y nommer dernièrement quand on vous a dit qu'il était proposé pour être caporal ; par malheur, on vient de supprimer deux caporaux par compagnie. Le pauvre Daniel est victime de cette nouvelle mesure... c'est un long retard pour son avancement.

— On peut y remédier ! Vous me faites un tel éloge de votre élève, lieutenant, que je veux réparer l'injustice du sort. Informez-vous s'il y a des vacances aux voltigeurs, il sera nommé à la première, je vous le promets.

Que j'avais bien fait de ne pas m'abandonner au découragement, de sauter par-dessus la *bouchure* qui obstruait ma route ! Le colonel s'intéressait à ma situation, c'était un bonheur inouï ; car il était connu pour ne pas laisser végéter ceux qui méritaient sa bienveillance.

Le lieutenant Renaud avait pour moi tant d'amitié que je comptais aussi fermement sur son aide pour la réalisation de mes espérances. Mes progrès le rendaient fier à bon droit, puisqu'ils étaient son œuvre ; l'excellent homme me sacrifiait souvent plus d'une heure après la classe. Combien j'appréciais son dévouement, à quel point je lui étais attaché !

Trois jours après la visite du colonel, je faisais partie des voltigeurs... des voltigeurs, la crème du soldat, la fleur du régiment; des voltigeurs à qui sont données les gardes d'honneur, qui forment l'escorte du drapeau... du drapeau, l'âme du soldat! Dans mon enthousiasme, je regrettais de ne pas être assez instruit pour faire des chansons, j'en aurais commencé une ainsi :

C'est un fier honneur  
D'être voltigeur  
Quand on a du cœur...

Mais, bah! n'étais-je pas assez favorisé de la fortune sans marcher sur les brisées du caporal-poète Durcapet! Voltigeur au bout de six mois! Bientôt je passai caporal.

Que ceux du pays seraient surpris en apprenant ma nomination! Ma bonne mère, et mon père... ah! je les voyais!

Le parrain répondait en riant :

— Eh! eh! eh! Marie-Jeanne, ça va bien! ça va bien! Allons, je suis content! Pas trop méchant le numéro treize, hein? les amis?

Je nageais dans la joie rien qu'à la pensée du plaisir qu'ils auraient à cause de moi.

Etre caporal! Porter crânement deux galons rouges sur les bras, voir les conscrits et les anciens vous faire le salut militaire, c'est ce qu'on peut appeler de la gloire en herbe. On a son importance, on compte, on est quelqu'un... Fi! quittons l'air banal du simple troupier, un capo-

ral doit sentir le galon d'une lieue? Et je me redressais.

L'ambition s'emparait de moi, non cette mauvaise passion se frayant un chemin par tous les moyens ; mais le désir d'arriver à une position honorable selon ce que le père Lascience me l'avait enseigné, en faisant mon devoir.

J'étais donc caporal. Pénétrons-nous bien de nos obligations, me disais-je : Veiller à ce que mon escouade ne trouble ni l'ordre ni la paix publique, m'occuper de la tenue de mes hommes et faire respecter la discipline. Voilà ce qu'ordonne la loi... Certes, c'est une chose grave que devenir caporal ! Le caporalat, c'est la pépinière des officiers, la mine des généraux, la racine du maréchal, c'est l'Hercule, soutien de ce monde : le grade !

La première fois que je fus de garde au fort de Perpignan, je n'aurais pas donné mes galons et mes quatre hommes pour tout au monde. Nous nous installons, nous faisons comme d'ordinaire, tout à coup un grand cri retentit. Je me précipite sur les remparts d'où l'on découvre un immense horizon, rien cependant ne troublait la tranquillité de la plaine et de la montagne.

C'est, pensai-je, quelque appel de contrebandier, et, laissant en mes regards, je m'oubliais un moment devant le superbe paysage qui se déroulait à mes yeux, m'attendant à tout moment à voir sortir furtivement d'entre les rochers quelque figure inquiète cherchant le complice de son commerce illicite, car la contrebande est

in métier pour une partie des habitants de l'extrême frontière, elle est faite souvent avec tant d'adresse et de ruse que les douaniers, malgré leur vigilance, sont mis en défaut.

Les contrebandiers ont sur les marchandises qu'ils vendent à bas prix, des bénéfices pour lesquels ils risquent continuellement leur vie ; bien des fois, on a vu s'engager des luttes mortelles entre eux et les préposés de l'Etat.

Toute l'intelligence, toute la finesse du contrebandier est portée sur ce point : tromper le douanier, pour cela, les moyens les plus singuliers sont souvent mis en œuvre : du sommet des montagnes, ils jettent de gros ballots qui roulent et arrivent dans la vallée où des gens apostés les reçoivent et les mettent en lieu sûr.

Quelquefois de pauvres chiens sont les héros d'une épopée sanglante.

Avant d'utiliser le fidèle animal, il faut que son éducation soit faite, qu'il connaisse l'ennemi et le redoute.

Rien n'est plus simple :

On attache solidement le chien, un individu habillé en douanier s'approche à pas de loup et lui administre, au moyen d'un bâton, la correction la plus imméritée et la plus énergique qu'il ait jamais reçue.

La pauvre bête qui a la mémoire aussi sûre que le flair, se souvient de cette violence, et dès qu'un pan de tunique verte ou une visière brillante apparaît, elle s'enfuit ventre à terre.

Ayant acquis cette crainte salutaire, le chien

est propre à jouer son personnage. Mais il faut procéder à la toilette obligée.

Le contrebandier entoure complètement son pacifique messenger de la matière qu'il veut introduire en fraude, la fixe au corps du docile serviteur ; puis met par-dessus, comme un manteau, la peau tannée d'un autre chien, de façon à tout dissimuler.

Ainsi déguisé, et portant son dangereux fardeau, le bon chien se dirige vers une maison qu'il connaît bien de l'autre côté de la frontière, où il sera débarrassé d'un embonpoint que la nature ne lui a pas donné — si toutefois il échappe aux douaniers.

Malheur à lui s'il est aperçu, deviné ! on le poursuit, on le traque, on tire dessus, et souvent le pauvre animal expirant n'entend que ces mots impitoyables pendant sa cruelle agonie :

« Tue donc ! c'est un chien de contrebandier ! »

Dans les localités voisines des frontières, le contrebandier est loin d'être méprisé et repoussé par la partie nécessiteuse de la population ; souvent, au contraire, il trouve là aide et protection. Cette indulgence, cet appui, ont-ils pour motifs la considération qu'attirent invinciblement l'adresse, l'habileté et le courage nécessaires au contrebandier ? Je ne sais, toujours est-il qu'un travail légal, quel qu'il soit, serait pour lui plus lucratif et moins périlleux.

A peine j'étais resté dix minutes en face des montagnes que je m'empressai de rejoindre mes hommes ; mon désespoir fut au comble quand

j'appris qu'une ronde d'officiers venait de passer : j'étais porté absent et j'avais pour huit jours de salle de police...

Hélas ! que mes galons neufs étaient humiliés en pénétrant dans ce réceptacle où les émanations des orangers de la plaine n'arrivaient pas. J'y respirais cependant depuis vingt-quatre heures méditant sur l'imprévu des événements humains, voyant dans les coins noirs le numéro treize tout prêt à se jeter en travers de mon chemin, quand le commandant Tournedroit entra. Il m'aperçut.

— Tiens ! vous ici ? que faites-vous donc ?

— Mon commandant, ma punition ?

— Comment, votre punition ?

— Oui, mon commandant, je me suis oublié en regardant le Canigou.

— Le Canigou ? C'est pour le Canigou que vous êtes puni ?

— Mon commandant, la ronde d'officier a passé pendant ce temps-là, le lieutenant m'a porté absent, et... voilà.

— Ah ! ah ! quel est le lieutenant ?

— Le lieutenant Philred.

— Bien. Un pareil sujet, murmurait-il en s'en allant, vous le fourrez ici pour avoir contemplé le Canigou ! Certainement, je suis partisan de la discipline ; mais, *distinguo*. On aurait dû l'appeler.

Une heure plus tard ma punition était levée ; et, comme je humais avec délices l'air pur du dehors, j'aperçus mon lieutenant de punition.

Il vint à moi.

— J'ignorais que j'avais affaire à vous, Daniel, je suis fâché de ce qui est arrivé ; mais vos hommes n'ont pas pu me dire le nom du caporal de garde.

— Mon lieutenant, c'est la première garde que je monte avec eux.

— Où étiez-vous ?

— A cinquante pas au plus en face du Canigou.

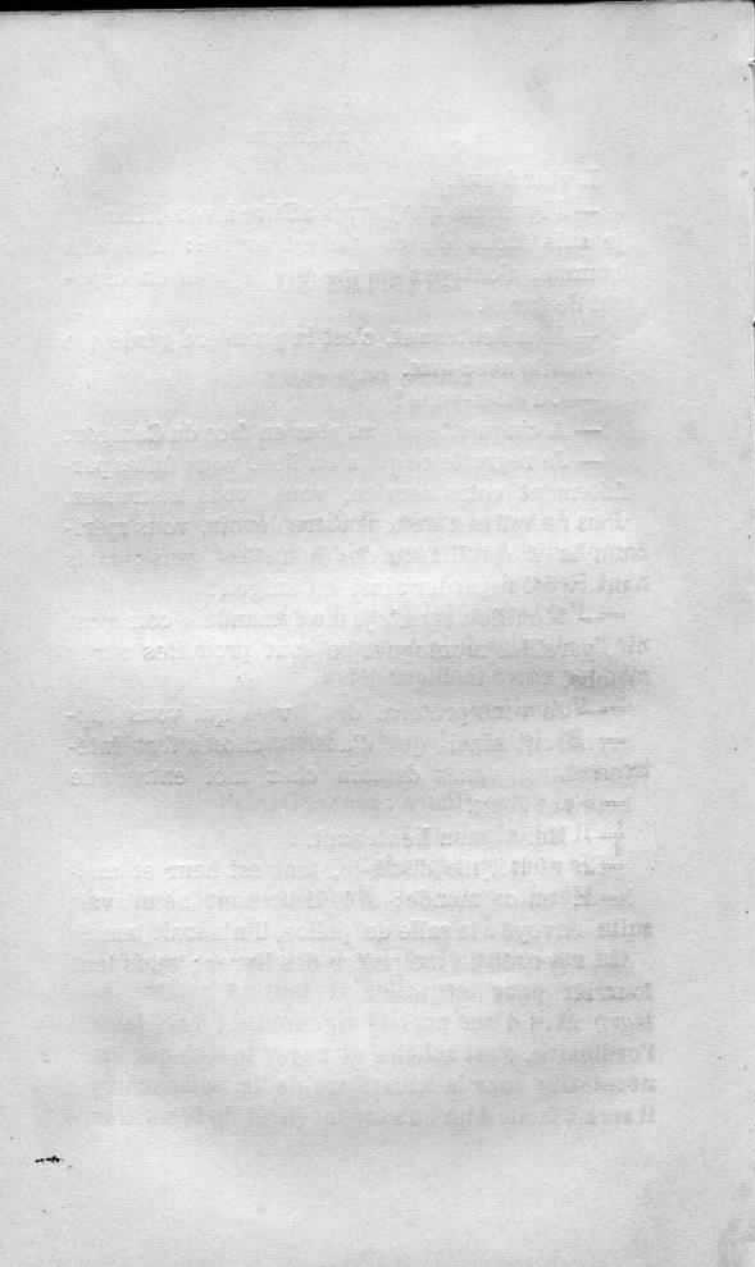
— Je regrette ce qui a eu lieu, vous faites parfaitement votre service, vous vous instruisez, vous remplissez en tout votre devoir, vous méritez la bienveillance des honnêtes gens ; mais pourquoi regarder ainsi le Canigou ?

— Mon lieutenant, je me demandais comment de pareilles montagnes se sont produites sur le globe.

— Je vous prêterai des livres qui vous l'apprendront ainsi que d'autres choses fort intéressantes, venez demain chez moi entre une heure et deux.

— Merci, mon lieutenant.

En vérité, me disais-je, tout est heur et malheur, en ce monde ; si le lieutenant ne m'avait pas envoyé à la salle de police, il n'aurait jamais eu la pensée de me prêter des livres ; mais tout est bien qui finit bien.





## CHAPITRE XII.

### Entre caporaux.

Peu de temps après, l'officier commandant la compagnie *hors rang* vient trouver le lieutenant Renaud.

— J'ai besoin, lui dit-il, d'un homme pour tenir l'ordinaire de la compagnie, je viens vous demander votre meilleur élève.

— Volontiers.

— Et le plus honnête homme qu'on puisse trouver.

— J'ai votre affaire : prenez Daniell

— Il est laborieux ?

— Je vous en réponds.

— Merci, lieutenant. Envoyez-le moi tout de suite.

On me confia alors les fonctions de caporal-fourrier pour lesquelles il faut un homme intègre et d'une probité rigoureuse ; car, tenir l'ordinaire, c'est acheter et payer tout ce qui est nécessaire pour la nourriture de la compagnie ; il serait facile à un homme indélicat de bénéficier

sur les achats ; un bon choix est donc de la plus haute importance.

Je fis de mon mieux en arrivant dans cette nouvelle compagnie, ce qui n'empêcha pas le caporal Pistolet de me regarder de travers prétendant que, puisque j'étais plus jeune que lui de grade, je ne devais pas avoir l'ordinaire.

Je ne répondais pas à ces provocations indirectes, je n'écoutais pas ses remarques malveillantes faites à mi-voix en ma présence, constatant à tout moment que j'avais affaire à un homme jaloux et haineux, du reste, son teint bilieux, son regard faux, son sourire méchant, dénonçaient son caractère ; mais je m'efforçais de vaincre l'antipathie qu'il m'inspirait.

Il ressemblait à ces chiens hargnieux toujours prêts à mordre et à se jeter sur les gens si une bonne correction ne vient de temps en temps apaiser leur humeur quinteuse.

Je rentrais à la caserne après avoir fait mon service quotidien, quand il se trouva sur mon passage dans un couloir. Pistolet fit un mouvement de mon côté, involontairement je le heurtai du coude.

— Dis donc, conscrit, cria-t-il d'un ton bourru, tu pourrais bien faire attention, par hasard !

— Excusez-moi, caporal, je ne vous voyais pas !

— Excusez-moi ! reprit-il d'un ton narquois, voyez-vous ? ça fait son beau parleur parce que ça va à l'école ! Ça vous passe sur le dos sans crier gare ! A des vieux comme moi ! et on leur donne l'ordinaire à ceux-là !

— Mais il me semble que le lieutenant est libre de choisir ses hommes.

— Ah ! il est libre ? tu crois ça, toi ? ... après tout, je ne m'en moque pas mal moi, de ton ordinaire, seulement c'est aux anciens que ça revient et non à des blancs-becs, à des intrigants !

Le feu de l'indignation me monta au visage.

— Vous dites ?

— Crois-tu que j'aie peur de toi ? Tu sais ! si ça ne te va pas... les sabres ne sont pas faits pour les chiens !

— Bien ! Quand vous voudrez.

— C'est bon ! on va voir !

Il me lança un regard de haine.

Je n'étais pas de première force sur les armes ; pourtant je pouvais me tirer d'affaire avec la plupart des camarades ; malheureusement le caporal Pistolet était un rude joueur.

Le lendemain de cette discussion, je me rendis sur le terrain accompagné de mes témoins.

On se battait au sabre.

Les armes mesurées, nous quittâmes nos vestes, nous nous mîmes en garde : le signal fut donné.

C'est vraiment une chose terrible que le duel, un reste de la barbarie du moyen-âge. Quoi ! vous vivez honnêtement et tranquillement et voilà qu'un intrus vous barre la route en disant : « Arrête ! il ne me plaît pas de te voir marcher. » Il vous insulte, et vous donnerez votre vie peut-être pour prix de son injure ! Quelles tristes et déplorables choses que les préjugés !

Le caporal Pistolet était donc en face de moi, le fiel de l'envie éclatait sur sa figure, des mouvements de rage faisaient frémir ses muscles ; pour moi je restais ferme et impassible.

Il se fendit, et par des feintes multipliées, des coups de droite et de gauche chercha à m'étourdir, à me surprendre, à m'atteindre.

J'étais résolu à me défendre seulement, tout à coup, un sentiment de chaleur et un engourdissement étrange me saisissent à l'épaule gauche, le sang coulait. J'étais blessé.

Un des témoins leva son sabre en disant :

L'honneur est satisfait !

Et il nous sépara puisqu'on ne se battait qu'au premier sang.

Je tendis, selon l'usage, la main au caporal Pistolet :

— Allons, caporal, sans rancune maintenant !

Il me serra la main ; mais on voyait bien que c'était à contre-cœur.

Ma blessure fut bandée, elle n'avait aucun caractère de gravité et nous rentrâmes à la caserne, chacun de notre côté. Il était midi.

Vers trois heures, la voix de mon adversaire vint frapper mes oreilles ; je l'entendais causer d'une manière très animée avec un autre caporal.

— Eh bien ! comment cela s'est-il passé !

— Ah ! ne m'en parle pas ! je lui ai fait une égratignure, les autres se sont mis à crier aussitôt : « Arrêtez ! on ne se bat qu'au premier sang ! » J'ai été forcé de céder ; mais, vois-tu, je lui en veux à mort ! Il faut qu'il y passe ! D'abord on

lui a donné l'ordinaire; et combien ça a-t-il de service, dis un peu? tandis que moi... Il le paiera! Si on nous l'avait donné à toi ou à moi, nous aurions tiré notre épingle du jeu; mais à ce... Ecoute! nous pouvons toujours nous venger: provoque-le à ton tour... je vais monter la tête aux camarades, moi!



Le lendemain de cette discussion je me rendis sur le terrain (page 159).

Au bout d'un instant, le confident du caporal Pistolet apparut.

Il m'interpela.

— Eh! conscrit, on dit que tu as eu affaire à un rude pistolet tantôt; que tu tremblais comme un moineau transi...

Ma voix s'étrangla dans ma gorge.

— C'est donc de la moelle de poulet que tu as dans les os !

A ces mots, je bondis placé en face du lâche insulteur que je regardai dans les yeux, je dis, tâchant de contenir ma colère :

— Vous voulez vous battre ?.. Eh bien ! tout de suite !

Une heure après, nous étions vis-à-vis l'un de l'autre le sabre en main.

Cette fois, j'étais résolu à ne plus me contenter d'un rôle passif ; on n'entendait que nos respirations haletantes, le ferraillement et le tâtonnement des armes ; je saisis le moment propice, et, d'un tour de poignet, j'enlevai des mains de mon antagoniste son sabre qui fut lancé à dix pas. Je pouvais frapper, j'étais maître du champ de bataille, mais, posant la pointe de mon sabre contre terre, j'attendis.

— L'honneur est satisfait ! dirent ensemble les témoins. Donnez-vous la main !

Nous obéimes.

Comme nous revenions, le caporal Pistolet courut au-devant de son camarade :

— Eh bien ?

— Eh bien ! il n'est pas si novice que tu le disais ; il vous a un coup de poignet soigné ; il n'a tenu qu'à lui de m'embrocher comme une alouette. Ecoute donc, après tout, si tu lui en veux, ce n'est pas mon affaire ! D'ailleurs, tu n'es pas facile, toi, entre nous soit dit, et même

J'en connais pas mal qui prétendent que tu es un drôle de pistolet . .

Le caporal furieux partit brusquement; mais, depuis ce moment, ni lui ni les autres ne troublèrent désormais mon repos. J'avais fait mes preuves et les camarades disaient en riant: « Le caporal Daniel est un brave, il n'a pas peur des coups de Pistolet ! »

Deux ans après mon départ, je pouvais annoncer à ma famille que j'avais acquis un nouveau grade. J'étais devenu sergent-fourrier, c'est-à-dire qu'outre la comptabilité de la compagnie, j'avais à m'occuper des logements en route, à accompagner les hommes à la manutention, à copier les ordres donnés aux officiers de la compagnie et à les leur communiquer.

Je me demandais si je n'avais pas commencé réellement à vivre le jour où j'avais su lire; l'état d'un esprit complètement illettré me paraissait effrayant tant il est entouré de dangers. Des obstacles dont il ne connaît pas la nature se dressent autour de lui, sans qu'il puisse rien pour les abattre.

Il habite un monde dont il ignore même la forme; un pays dont il ne connaît pas la constitution; il est membre d'un peuple dont les luttes et les souffrances passées lui restent cachées: Comment travaillera-t-il sagement dans l'intérêt de la patrie et selon le sien propre ?

Oui! pendant vingt ans, j'avais existé; mais je n'avais pas vécu!

Combien, en reconnaissant les bienfaits de

l'instruction, je bénissais le Numéro Treize qui m'avait, de force, ouvert les portes de l'étude.

Ce terrible Numéro Treize ! je lui devais la vie véritable, la vie intellectuelle ; par lui, j'étais devenu un homme nouveau.

FIN.



## TABLE

---

CHAPITRE	I <sup>er</sup> . Le petit villageois.....	5
—	II. La veillée.....	19
—	III. Le père Lascience met la morale en action.....	33
—	IV. Le Pêluquet.....	49
—	V. La langue de la Toinon....	63
—	VI. Tout droit.....	73
—	VII. Le Charme.....	87
—	VIII. Le Conscrit.....	103
—	IX. En route !.....	117
—	X. L'école.....	131
—	XI. Heur et malheur.....	142
—	XII. Étre caporaux.....	155

TABLE

1. Introduction	1
2. Theoretical background	2
3. Methodology	3
4. Results	4
5. Discussion	5
6. Conclusion	6
7. References	7
8. Appendix	8
9. Bibliography	9
10. Index	10

